CATALOGUE RAISONNÉ DES PLANTES INUTILES OU NUISIBLES AUX TERRES CULTIVÉES...

Jean Henri Jaume Saint-Hilaire



PRÉFACE.

Les ouvrages qui traitent des plantes de la France donnent la description des espèces et des variétés. Ils font connaître avec plus ou moins de développements leurs usages dans la médecine et dans les arts ; mais aucun d'eux ne donne l'histoire de celles qui sont inutiles et qu'on peut dire nuisibles à l'agriculture, en ce sens qu'elles occupent un terrain où pourraient croître des légumineuses, des graminées, et autres plantes qui serviraient à la nourriture des hommes et des animaux. Ainsi la berce, *heracleum spondylium*, plante fort innocente sans doute, puisque, dans le nord de l'Europe, on en retire de l'eau-de-vie et une farine sucrée, mais funeste dans nos prairies naturelles, où elle se multiplie avec une grande facilité, se trouve dans cette catégorie. Beaucoup d'autres espèces moins connues et aussi inutiles méritaient d'être signalées aux agriculteurs. C'est ce que je me suis proposé dans l'ouvrage que j'offre au public, moins comme un traité complet sur la matière que comme un essai, un appel aux botanistes et aux agronomes instruits, pour les inviter à me communiquer leurs observations et en profiter. Nul doute que beaucoup de plantes rares ou même inconnues dans le nord de la France viendront augmenter ce catalogue, et que de bonnes observations lui donneront le degré d'utilité dont il est susceptible.

Ainsi l'anémone, *anemone hortensis*, le beau glayeul, *gladiolus utrinque floridus*, de Gérard, le narcisse à bouquets, *narcissus tazetta*, que l'on cultive avec soin dans nos jardins, sont un fléau dans les terres cultivées restées en jachère, ou dans les prairies naturelles de quelques cantons du département du Var. Plusieurs espèces peu connues ou nullement incommodes aux environs de Paris, comme le *centaurea solstitialis*, infeste les terrains du département de Vaucluse, comme me l'a assuré M. de Gasparin.

Linné a fait ce travail pour la Suède, Joseph Brugmans et Rodolphe Bœmer ont publié de bonnes observations sur les plantes de l'Allemagne; Crafft, sur quelques plantes de l'Autriche; Givlio, sur celles du Piémont. J'espère avec le temps l'exécuter pour les plantes de France.

Il me restera aussi à traiter des plantes parasites, qui donnent aux meilleurs fourrages des qualités délétères, matière déjà traitée par Tessier, de Candolle, Gobier, Rumann et Marchand, et sur laquelle il reste encore beaucoup de doutes à éclaircir et de bonnes observations à faire.

CATALOGUE RAISONNÉ

DES PLANTES INUTILES

OU

NUISIBLES AUX TERRES CULTIVÉES

ET AUX PRAIRIES NATURELLES,

OU VÉNÉNEUSES POUR LES BESTIAUX,

AVEC L'INDICATION DES MEILLEURS MOYENS DE LES DÉTRUIRE,

Par M. Jaume Saint-Hilaire,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE ET CENTRALE D'AGRICULTURE ET DE PLUSIEURS AUTRES SOCIÉTÉS AGRICOLES ET INDUSTRIELLES.

PARIS,

CHEZ L'AUTEUR, RUE FURSTEMBERG, N° 3,

PRÈS DE LA RUE JACOB, ABBAYE S.-GERMAIN.

1843

IMP. DE GUIRAUDET ET JOUAUST,
315, rue S.-Honoré.

CATALOGUE RAISONNÉ.

On a observé dans tous les temps que nos terres cultivées, et surtout nos prairies naturelles, produisent une grande quantité de plantes inutiles et nuisibles; qu'elles y occupent la place des plantes utiles aux hommes et aux animaux, et qu'un assez grand nombre de ces plantes sont même vénéneuses pour les bestiaux; c'est que nous n'avons aucun ouvrage spécial pour apprendre aux cultivateurs à les connaître, à les distinguer des bonnes plantes, et pour leur indiquer les moyens de les détruire. Pourtant plusieurs agronomes ont souvent manifesté leur désir à ce sujet. « Je sollicite, disait Bosc dans le *Dictionnaire d'agriculture*, vol. 12, p. 36, les botanistes amis de l'agriculture de vouloir bien s'occuper de ce travail, dont l'utilité est généralement reconnue. »

Linné et ses disciples, Kalm, Forskael et autres, avaient observé, comme beaucoup de bons agriculteurs, que tous les bestiaux repoussent constamment certaines plantes, que d'autres bestiaux mangent des espèces que les autres refusent; ils firent des expériences sur ce sujet pour reconnaître le nombre et la nature des espèces que les bestiaux aiment dans tous les états, et de celles qu'ils refusent à une certaine époque de leur croissance. Ils trouvèrent que sur 800 espèces environ de plantes, les bœufs n'en mangent que 273, les chèvres 449, les moutons 387, les chevaux 262, et les porcs seulement 72. Sous le nom de *Pan de Suède*, Linné fit un catalogue des plantes de sa patrie, et indiqua celles que tel ou tel animal préfère; mais ce travail n'a jamais été fait pour la France, dont les productions végétales naturelles diffèrent beaucoup de celles de la Suède. Je me propose de rassembler ici tous les matériaux que nous possédons sur ce sujet, en attendant l'occasion d'achever ou de perfectionner ce catalogue, que je considère comme devant être d'un grand intérêt pour l'agriculture.

Pendant mes voyages dans différentes parties de l'Angleterre, surtout dans les comtés d'York et de Norfolk, renommés par leurs belles cultures, j'ai observé qu'on avait le soin d'enlever des prairies naturelles toutes les plantes inutiles, ce que l'on ne fait pas en France, et ce qui diminue la qualité et la valeur de nos fourrages et les produits de nos prairies; plusieurs espèces de plantes vénéneuses même s'y propagent et occasionnent des accidents. De sorte que mon travail pourra contribuer à l'amélioration de nos fourrages, à purger nos champs et nos prairies de plantes inutiles, et à garantir nos bestiaux de certaines maladies dont on ne soupçonne pas toujours la véritable cause. Ces plantes, enlevées avec soin et brûlées avant la maturité de leurs graines, pourront servir à faire de la potasse; jetées sur un fumier et stratifiées avec un peu de terre et de chaux, elles formeront un bon compost, qui, au bout d'un an, servira d'engrais pour les terres cultivées.

J'ai adopté l'ordre alphabétique, parce que ce travail n'était pas de nature à être classé suivant une méthode quelconque. Si les circonstances m'étaient favorables, j'aurais joint à chaque description une figure en couleur de chaque plante, ce qui en aurait facilité la connaissance aux agriculteurs. J'attendrai qu'un assez grand nombre d'agronomes et d'agriculteurs en fassent la demande, et que je me trouve couvert des frais d'exécution.

Je serais plus en état que toute autre personne de publier cette collection de figures et de la mettre à la portée de presque toutes les

fortunes agricoles, parce que je possède les dessins coloriés des plantes qui seront mentionnées dans ce Catalogue.

ACHILLÉE, Achillea. Genre de plante de la classe des Composées et de la Syngénésie superflue de Linné, qui renferme plusieurs espèces, dont une est très nuisible aux prairies, où elle croît en abondance : c'est l'A. millefeuille, *Achillea millefolium*, Lin. Sa fleur est composée d'un involucre formé d'écailles foliacées, imbriquées, serrées. Les fleurons du centre sont hermaphrodites; ceux de la circonférence, en petit nombre, sont femelles. Le réceptacle est plan, muni de paillettes; les graines sont entièrement nues. La racine de cette plante est noirâtre, fibreuse, vivace; ses tiges sont droites, simples inférieurement, rameuses au sommet, hautes de 5 ou 6 décimètres, velues, munies de feuilles ailées, découpées par de nombreuses folioles à divisions menues et pinnatifides. Les fleurs, disposées en corymbe terminal, sont le plus souvent blanches, quelquefois rouges ou rougeâtres. On la trouve sur le bord des chemins et dans les pâturages. Tant qu'elle est jeune, les bestiaux la mangent; mais ils n'y touchent plus, lorsqu'elle monte en fleur. Il faut avoir soin de la détruire dans les prairies destinées à être fauchées, parce qu'elle tient la place d'une meilleure herbe. Un cultivateur soigneux doit la faire enlever par un coup de pioche, et, lorsqu'elle s'empare du terrain, le labourer et y semer des céréales. Parmi les gazons d'ornement, ses touffes produisent un bon effet, mais seulement lorsqu'on l'empêche de monter par des fauchages répétés. Autrefois cette plante était souvent employée en médecine; mais actuellement elle est tombée en désuétude; on l'appelle vulgairement *herbe au charpentier*, herbe à la coupure, parce qu'elle est astringente, et qu'on l'applique avec succès dans les coupures et les blessures récentes.

L'A. sternutatoire, *A. ptarmica*. Cette espèce est au moins aussi nuisible que la précédente, surtout dans les prairies humides, qu'elle envahit au point de rendre le pâturage impossible. On doit la couper à la racine, qui est rampante, garnie de fibres menues. Sa tige est cylindrique, glabre, droite, haute de 5 à 6 décimètres. Ses feuilles sont éparses, sessiles, linéaires-lancéolées, bordées de dent aiguës et nombreuses; les fleurs, disposées en corymbes, sont blanches. On en cultive une variété dans les jardins dont les fleurs sont doubles, et qui porte le nom de *bouton d'argent*.

Le nom d'*A. sternutatoire* lui a été donné parce que ses feuilles, séchées et réduites en poudre, prises par le nez, excitent l'éternûment. Lorsqu'on mâche sa racine, elle excite la salivation.

ACONIT, Aconitum. Genre de la famille des Renonculacées et de la Polyandrie-Trygynie de Lin., dont toutes les espèces sont plus ou moins vénéneuses. Comme elles ne croissent que sur nos montagnes des Alpes et en Suisse, il n'en aurait pas été fait mention dans cet ouvrage, si depuis plusieurs années elles n'étaient pas cultivées dans nos jardins, où, à la vérité, leurs qualités délétères se trouvent affaiblies par la culture.

L'A. napel, *A. napellus* Lin., vulg. *le Capuchon de moine*, *le Coqueluchon*, *la Madriette*, a une racine vivace, en forme de navet, brunâtre; la tige, haute de 8 ou 10 décimètres, est cylindrique, droite, munie de feuilles alternes, luisantes, d'un vert foncé, partagées en cinq découpures qui ont deux ou plusieurs segments; les fleurs, disposées en épi serré et le plus souvent simple, d'une belle couleur bleue; la foliole supérieure a la forme d'un casque. Il leur succède de petites capsules à plusieurs graines. Toutes les parties de cette plante sont vénéneuses. La racine, fraîche surtout, mise dans la bouche, n'a d'abord qu'un goût douceâtre, et produit bientôt une sensation âcre, brûlante, accompagnée d'une salivation abondante. Mêlée avec la viande, on en formait autrefois des appâts pour empoisonner les loups, les ours et autres animaux féroces.

Les auteurs rapportent plusieurs exemples d'empoisonnement par les racines du Napel,

attendu qu'elles ont quelque ressemblance avec les navets. On doit donner l'émétique aux premiers signes d'empoisonnement, ensuite des boissons mucilagineuses ou un peu acidulées.

On dit que les anciens employaient le suc de cette racine pour empoisonner leurs flèches. A petite dose, on l'ordonne quelquefois dans les affections chroniques.

L'A. tue-loup, *A. lycoctonum*, Lin., a une tige haute d'environ 4 ou 5 décimètres, glabre ou presque glabre; ses feuilles sont digitées à 6 ou 8 digitations, bifides ou trifides, et dentées sur leurs bords; les fleurs sont disposées en épi, de couleur jaune; la division supérieure du calice est en casque, et recouvre presque entièrement les autres parties de la fleur. Cette plante porte le nom de *tue-loup*, parce qu'on se sert de ses fleurs mêlées aux appâts que l'on compose pour détruire les loups. Elle croît naturellement dans les montagnes des Alpes et des Pyrénées. On la cultive dans quelques jardins.

L'A. anthore, *A. anthora*, Lin., *anthore*, *maclou*, a une racine allongée, en forme de navet, anguleuse, vivace; sa tige s'élève à 4 ou 5 décimètres; elle est presque glabre; feuilles divisées jusqu'au pétiole en 5 ou 7 divisions, découpées en lanières bifides. Ses fleurs sont jaunes, pédonculées, disposées en grappes terminales; la division supérieure du calice a la forme d'un casque. Le fruit consiste en cinq capsules à plusieurs graines. Cette plante croît dans les Alpes de la Provence, le Jura, les Pyrénées, etc. Quoique cette plante ait été considérée comme l'antidote des Renoncules vénéneuses, elle ne doit pas moins être regardée comme suspecte et participant aux qualités délétères de tous les Aconits. Il faut avoir soin de la faire enlever de toutes les prairies des montagnes où elle croît naturellement, et de se méfier de celles que l'on cultive pour l'ornement des jardins.

ACTÉE, Actæa. Genre de la famille des Renonculacées et de la Polyandrie-Monogynie de Lin., dont une seule espèce croît naturellement en France.

L'A. à épi, *A. spicata*, vulgairement *l'herbe de saint Christophe*, est une plante haute de près d'un mètre, rameuse, glabre. Ses feuilles sont deux ou trois fois ailées, à folioles ovales, pointues, dentées en scie et souvent incisées; les fleurs sont petites, de couleur blanche, et disposées en épi. Leur calice est à quatre folioles caduques; la corolle a quatre pétales étroits et arrondis à leur sommet; les étamines sont en grand nombre. Il succède aux fleurs des baies noirâtres contenant plusieurs graines. Cette plante fleurit dans les mois de mai et de juin.

On donne le nom d'*ellébore noir* à sa racine. Autrefois elle était employée en médecine, mais actuellement on s'en sert rarement. « En Auvergne, dit M. Lemonnier, ses racines remédient à une maladie très dangereuse à laquelle les bœufs sont sujets. On voit alors ces animaux enfler prodigieusement et faire des mugissements terribles. Cette maladie devient si funeste, qu'en moins de vingt-quatre heures l'animal meurt avec des convulsions dans les muscles du cou. Les bouviers apportent différents remèdes à cette dangereuse maladie; d'autres, après avoir fait des scarifications à l'épaule ou sur le cou de l'animal, passent sous la peau des filets de la racine d'*Actée*, qui attirent et font sortir par ces ouvertures une quantité de sérosité considérable, ce qui sauve l'animal. » Cette plante est très active et d'un usage dangereux à l'intérieur. A très petites doses, elle produit des vomissements. On la trouve dans les taillis épais et montueux de la forêt de Saint-Germain. Je l'ai trouvé fort commune dans les haies de la Basse-Auvergne.

ADONIDE, Adonis. Genre de la famille des Renonculacées et de la Polyandrie-Polygynie de Lin., qui renferme quelques espèces tellement semblables, qu'on les a considérées comme des variétés. Les fleurs ont un calice à 5 folioles, une corolle à 5, 6, 8 pétales, ou un plus grand nombre; graines nues.

L'A. annuelle, *A. annua*, Miller, est une plante haute d'environ 4 décimètres, rameuse, glabre; fleurs axillaires; corolle à 5, 6 et 8 pé-

tales. Il leur succède un petit épi de graines munies d'une petite pointe. Les fleurs sont rouges ou cramoisies. Elle est annuelle.

Cette plante, cultivée dans les jardins pour l'élégance de son feuillage, qui est découpé, à divisions capillaires et sétacées, et pour la beauté de ses fleurs, est fort inutile dans nos moissons, où elle est souvent très abondante. On peut s'en débarrasser en criblant avec soin les céréales destinées au semis.

ÆTHUSE, Æthusa. Genre de la famille des Ombellifères et de la Pentandrie-Digynie de Lin., qui contient deux espèces, dont une a donné lieu à des accidents fâcheux par ses qualités vénéneuses, c'est l'Æ. à feuilles de persil, *Æ. cynapium* Lin. Sa tige, haute de 2 à 6 décimètres, est glabre, rameuse, cannelée; ses feuilles sont deux ou trois fois ailées, à découpures incisées, assez semblables à celles du persil. Ses fleurs sont blanches, disposées en ombelle; leur calice est entier, à 5 pétales inégaux, courbés en cœur. La graine est ovoïde, striée; involucre nul; involucelle formé de plusieurs petites folioles placées d'un seul côté.

On trouve cette plante dans les lieux cultivés et dans beaucoup de nos jardins, souvent même mêlée avec le persil. Ses feuilles cependant sont d'un vert plus foncé, et, lorsqu'on les froisse entre les doigts, elles exhalent une odeur nauséeuse et désagréable. On lui donne le nom de *petite ciguë*, parce que, prise à une certaine dose, elle produit les mêmes effets que la *grande ciguë*. Il paraît qu'une très petite quantité n'incommode pas, surtout quand elle provient d'un jardin cultivé; mais une forte quantité occasionne des maux de tête, des vertiges et une grande prostration des forces. Il faut alors ordonner les vomitifs, et ensuite une abondante boisson d'eau acidulée par le vinaigre.

Ce n'est pas sans peine qu'on parvient à la détruire dans les jardins. Il faut s'en débarrasser pourtant, en ayant soin de l'arracher au moment où elle montre ses fleurs et avant la maturité de ses graines. Elle fleurit en juillet et août.

AGROSTÈME, Agrostema. Genre de la famille des Caryophyllées et de la Décandrie-Pentagynie de Lin. Il renferme quelques espèces, dont une surtout est très commune dans les moissons: c'est l'A. githage, ou fausse nielle des blés, *A. githago*, Lin. Sa tige est simple, droite, haute d'environ 1 mètre, velue, ainsi que toute la plante; les feuilles sont linéaires, longues, étroites, entières; les fleurs, solitaires sur de longs pédoncules, sont pourpres tirant sur le violet; elles ont un calice coriace, à 5 dents ou lanières plus longues que la corolle, laquelle est formée de cinq pétales en cœur légèrement échancrés. Les étamines sont au nombre de dix; l'ovaire est libre, surmonté de cinq styles; il se change en une capsule à une loge et à plusieurs graines. Elle croît naturellement dans les blés, et souvent même avec grande abondance, ce qui leur est nuisible, à cause du terrain qu'elle occupe. Mais elle est en outre fort incommode, parce que ses graines, mêlées avec celles du blé, donnent au pain une couleur noirâtre et un goût amer. Il est donc important, pour un bon agriculteur, de chercher tous les moyens de s'en débarrasser; le meilleur consiste à établir des cultures alternes, dont les plantes reçoivent de fréquents binages, et par conséquent les graines de nielle qui auraient levé sont détruites. Il faut ensuite, en faisant choix d'une nouvelle semence, faire enlever les graines qui s'y trouvent souvent mêlées. Cette plante est annuelle; ses graines restent quelquefois en terre plusieurs années sans lever; elles germent ensuite à la première occasion favorable.

L'A. laciniée, *A. flos cuculi, lychnis*, Lin., a des racines vivaces, des tiges grêles, rameuses, velues. Ses feuilles sont amplexicaules, linéaires, terminées en forme de pétiole, marquées de cinq nervures; fleurs rouges, disposées en petites panicules, dioïques; calice marqué de dix lignes rameuses, pétales laciniés, graines pédicellées. On lui donne vulgairement le nom de *fleur de coucou*. Elle croît dans tous les prés humides.

L'A. sauvage, *A. sylvestris*. Sa tige s'élève à 7 ou 8 décimètres; elle est velue comme toute

la plante. Ses feuilles sont ovales, pointues, entières; ses fleurs sont rouges, inodores; leurs pétales sont fendus en deux parties. Cette plante se trouve le long des haies et des chemins. On en cultive une variété à fleurs doubles.

Ces deux plantes, surtout la fleur de coucou, s'emparent quelquefois d'un grand espace de terrain, et, comme les bestiaux n'y touchent pas, il faut la détruire. On y parvient par des labours et la culture de plantes céréales ou de plantes comme la pomme de terre, qui exigent des binages d'été. On la cultive quelquefois dans les jardins.

AIL, Allium. Genre de la famille des Asphodélées et de l'Hexandrie-Monogynie de Lin., qui contient un très grand nombre d'espèces, dont plusieurs sont employées comme assaisonnement dans beaucoup de pays. Tout le monde connaît l'utilité de l'ail, de l'ognon, du poireau, etc. Mais une espèce, l'A. des vignes, *A. vineale*, très commune dans certaines parties de la France, est fort nuisible à l'agriculture. Sa tige, haute de 5 à 8 décimètres, est dressée, munie de deux ou trois feuilles presque cylindriques, fistuleuses; ses fleurs, de couleur rougeâtre, manquent très souvent, et l'on trouve à leur place des soboles de la grosseur d'un grain de froment qui restent dans le blé, et communiquent une mauvaise odeur à la farine qui en provient. Le lait des vaches qui en ont mangé contracte une odeur d'ail fort désagréable. Il est assez difficile d'en débarrasser les terrains où cette plante se trouve en abondance; ce n'est que par la culture des plantes auxquelles on donne de fréquents binages pendant l'été, comme la pomme de terre, la betterave, le maïs, etc. Quelques autres espèces d'aulx, tels que l'*A. oleraceum*, assez mal nommé, offre les mêmes inconvénients. On peut s'en débarrasser comme de l'autre, en enlevant les bulbes avec la bêche, surtout lorsqu'ils ne sont pas très nombreux, ainsi que de l'A. de loup ou A. de chien, ainsi nommé, et qui paraît être l'*Hyacinthus comosus*. Sa graine, mêlée dans le pain, lui communique une amertume insupportable. Haller en dit autant de l'*A. ursinum*. La plante fraîche a une odeur vireuse qu'elle perd en séchant.

ALISMA. Genre de plantes qui a donné son nom à la famille des Alismacées et de l'Hexandrie-Polygynie de Lin. Elle comprend quelques espèces assez communes sur les bords de nos rivières et de nos étangs.

L'A. plantain d'eau, *A. plantago*, Lin., a une tige ou hampe haute quelquefois de 2 mètres, ronde, portant 5 à 8 verticilles de fleurs petites, rosées, dont le calice a trois folioles, et la corolle trois pétales; il leur succède un grand nombre de petites capsules. Les feuilles partent de la racine, et sont ovales-cordiformes, larges, entières, nerveuses, plus étroites dans quelques variétés. Cette plante est vivace; on la trouve très souvent dans les parties stagnantes de nos étangs.

L'A. fluteau, *A. damasonium*, Lin., dont on a fait un genre sous le nom de *Damasonium*, est une plante que l'on trouve également sur le bord des étangs et des mares. On la nomme vulgairement *étoile d'eau*. Sa tige ou hampe, haute de 2 décimètres, est droite, ferme; ses fleurs naissent également en verticilles; elles sont petites et blanches, portées sur des pédoncules inégaux. Il leur succède un fruit composé de six capsules subulées, divergentes et en forme d'étoiles; les feuilles sont portées sur de longs pétioles qui partent de la racine; elles sont ovales, un peu échancrées à la base, et marquées de trois nervures. Cette plante est annuelle. On trouve encore dans nos environs l'*A. ranunculoides* et le *natans*. Toutes ces plantes doivent être considérées comme suspectes; on doit les détruire pour augmenter la masse des fumiers. Fabregou assure que de jeunes moutons et plusieurs autres bestiaux qui avaient mangé du plantain d'eau furent empoisonnés. Appliquées à l'extérieur, ses feuilles font l'effet d'un vésicatoire; à l'intérieur, elles sont aussi vénéneuses que les renoncules. Lindenstolpe, médecin allemand, assure qu'elles atrophient et paralysent les parties postérieures du corps de l'animal. Givlio, Gmelin et Vicat,

assurent que la première espèce est un poison pour les bœufs et les vaches.

ANÉMONE, Anemone. Genre de la famille des Renonculacées et de la Polyandrie Polygynie de Linné, qui comprend plusieurs espèces cultivées pour l'ornement des jardins. Une d'elles, assez abondante dans quelques bois des environs de Paris, qu'elle embellit dès le printemps, a des qualités délétères : c'est la Sylvie, ou A. des bois, *A. nemorosa*. Ses tiges, hautes de 1 ou 2 décimètres, portent un involucre ou collerette de trois feuilles à trois folioles ovales, incisées, lobées, surmontée d'une seule fleur penchée avant la floraison, blanche ou en partie rougeâtre. Il naît de la racine une ou deux feuilles à trois folioles ovales, découpées. Les graines sont nues, velues, munies d'une petite pointe.

Cette plante est très âcre; les moutons qui en mangent sont exposés à des vomissements de sang, ce qui n'a pas toujours lieu pour les autres bestiaux. En général, elle est assez ordinairement repoussée par les vaches. On s'en sert quelquefois à l'extérieur, surtout contre la teigne; mais encore elle doit être employée avec beaucoup de précaution. Quelquefois elle est très abondante; il faut alors avoir soin de la faucher avant que sa fleur soit passée, et que ses graines soient arrivées à leur maturité. Les Kamchadales empoisonnent leurs flèches avec son suc.

Une autre espèce, l'A. pulsatille, la coquelourde, l'herbe au vent, la fleur de Pâques, *A. pulsatilla*, n'est pas moins nuisible aux bestiaux. Cependant les chèvres la mangent impunément; les autres bestiaux n'y touchent pas. Elle a une souche ligneuse, noirâtre, pour racine. Ses feuilles sont toutes radicales, deux fois ailées, à divisions presque linéaires, plus ou moins velues. La fleur est à six pétales lancéolés, d'un beau bleu violet, surtout à l'intérieur; il leur succède des graines terminées par une longue arête velue. Elle fleurit en avril et mai; elle est vivace. Pour la détruire ou pour en diminuer la quantité, on peut employer le même moyen que pour l'espèce précédente; mais il vaudrait mieux l'arracher avec ses racines.

ARGENTINE, Potentilla anserina, Linné. Plante de la famille des Rosacées, à racine vivace, traçante; à feuilles ailées; à folioles ovales, vertes en dessus, dentées, blanchâtres en dessous, et alternativement grandes et petites; fleurs jaunes, solitaires, portées sur de longs pédoncules qui naissent aux aisselles des feuilles; graines nues, placées sur un réceptacle sec.

Cette plante est vivace et vient sur les bords des chemins humides, dans les prairies naturelles. Quoique mangée par les bestiaux et très recherchée par les cochons pour sa racine, elle ne doit pas être conservée dans les prés, parce qu'elle ne s'élève qu'à quelques pouces, dit Thouin, et qu'elle s'étend, par ses filants, de manière à s'emparer bientôt exclusivement de tout le terrain qui lui convient. Les agriculteurs soigneux doivent donc la faire arracher à la pioche à la fin de l'automne, avant la chute des feuilles; ou, si le terrain en est surchargé, ils doivent le faire labourer et le cultiver pendant quelques années en céréales ou autres productions avant d'y semer de nouveau du foin.

ARMOISE, Artemisia. Genre de la famille des Corymbifères et de la Syngénésie-Polygamie-superflue de Lin., qui comprend un assez grand nombre d'espèces, et dont trois se trouvent en France et aux environs de Paris.

L'A. commune, *A. vulgaris*, Lin., a une tige haute d'environ 1 mètre, droite, rougeâtre, un peu rameuse, glabre; ses feuilles sont alternes, glabres, blanchâtres et cotonneuses en dessous, divisées profondément, à divisions dentées et incisées; les supérieures sont simples et entières. Les fleurs, de couleur roussâtre, sont disposées au sommet des tiges en épis allongés et interrompus; leur involucre ou calice commun est imbriqué d'écailles serrées; les fleurons du centre sont hermaphrodites, à cinq dents; ceux de la circonférence femelles, fertiles et entiers. Le

réceptacle est nu; les graines sont sans aigrettes. Elle fleurit en juillet et août; elle habite les bords des champs et des chemins. Les bestiaux ne touchent pas à cette plante; mais, lorsqu'elle est sèche et mêlée aux fourrages, ils la mangent. On lui donne vulgairement le nom d'*herbe de la Saint-Jean*. Elle est souvent employée en médecine, surtout dans les maladies atoniques de l'utérus.

L'A. des champs, *A. arvensis*, Lin., a ses tiges couchées à la base, puis redressées, hautes de 4 à 5 décimètres, ligneuses, rougeâtres ou vertes; feuilles glabres, vertes, un peu charnues, divisées à leur sommet en trois ou quatre découpures linéaires. Les fleurs, munies de courts pédoncules, sont petites; leur involucre est scarieux et leur réceptacle nu. Cette plante fleurit en juillet et août. On la trouve en grande quantité dans la plaine du Point-du-Jour, près de Paris. On assure que les bestiaux la mangent avec plaisir lorsqu'elle est jeune; mais en été et en automne ils n'y touchent plus. On dit qu'au printemps elle offre un bon remède contre la pourriture des moutons. Ces deux plantes peuvent servir à faire de la potasse ou augmenter la masse des fumiers. On doit les arracher, parce qu'elles occupent souvent un assez grand espace de terrain.

Avoine, Avena. Genre de plantes de la famille des Graminées et de la Triandrie-Monogynie de Linné, qui comprend plusieurs espèces utiles, mais dont une, l'A. stérile ou folle avoine, *A. fatua*, Lin., est très nuisible aux champs de blé, où elle se trouve en abondance. Sa tige, haute d'environ 1 mètre et demi, est glabre; ses feuilles sont planes, striées, larges; les fleurs forment une panicule étalée, composée de pédicelles flexueux, hispides, les uns uniflores, les autres rameux, déliés; les épillets sont de deux à trois fleurs plus courtes que la glume. Les bâles sont munies à leur base de soies rousses, épaisses, et d'une arête longue, tortillée et genouillée au milieu.

Cette plante a toujours été signalée comme très nuisible aux récoltes du blé, car on croit que le poëte Ovide, dans ses Fastes, liv. 1er, parlait d'elle dans ce vers:

Nec sterilis culto surgat avena solo.

Elle n'est pas stérile, comme on a pu le croire, car on sait au contraire qu'elle est très féconde. Ses graines sont transportées par les vents et se multiplient avec tant de facilité, que Gleditch nous apprend que, dans la Marche de Brandebourg, les administrateurs du domaine royal promirent mille thalers de récompense à celui qui en aurait entièrement purgé les champs. Si on ne peut pas la détruire, on peut au moins en diminuer la quantité par un sarclage soigné. Elle fleurit avant toutes les céréales, et épuise le sol des sucs qui étaient destinés au blé, à l'orge, etc. Ses graines restent souvent dans la terre pendant plusieurs années sans germer, de sorte que, lorsque les circonstances leur sont favorables, elle abonde dans un champ où l'on n'en voyait plus depuis longtemps. On parvient à la détruire pourtant en y semant des plantes vivaces de la famille des Légumineuses, telles que gesses, trèfles et luzerne, ou des plantes sarclées, comme la pomme de terre, le maïs, la betterave, auxquelles on donne plusieurs binages. Ce sont les moyens les moins coûteux et les plus efficaces. Cette plante, au reste, ne déplaît pas aux bestiaux tant que ses tiges ne sont pas desséchées.

On trouve une autre avoine également inutile nommée A. stérile, *A. sterilis*, nommée *Gaudinia* par Beauvois, qui la considéra comme un genre particulier. Elle ne diffère de l'autre que par son calice à cinq fleurs, entourées de soies blanches; elle est plus grande dans toutes ses parties. Elle croît aussi dans les lieux cultivés.

L'A. bulbeuse, *A. precatoria*, Thuil., ou A. à chapelet, que quelques auteurs ont considérée comme une variété du fromental, dont elle diffère par les petites bulbes de ses racines et par les arêtes de ses bâles, qui ne sont pas genouillées. Elle est également nuisible au blé. Je l'ai trouvée abondamment dans le pays de Caux mêlée au blé. Ses bulbes s'emparent du terrain

et s'y multiplient à l'excès, malgré le soin que l'on a de les enlever à l'époque des labours; c'est même le seul moyen de détruire la plante. Les moutons et les cochons aiment beaucoup ses tubercules.

BALLOTE, Ballota. Plante de la famille des Labiées et de la Didynamie-Gymnospermie de Linné, que l'on nomme vulgairement *Marrube noir* et *Marrube puant*. Sa racine est ligneuse, vivace; sa tige, haute de 7 à 8 décimètres, est munie de feuilles en cœur, à surface ridée, dentées sur les bords. Ses fleurs, rougeâtres ou blanchâtres, sont petites, disposées en verticilles dans les aisselles des feuilles. Elle n'infeste pas nos champs, mais elle est très commune sur les bords des chemins. Son odeur est forte, nauséabonde; sa saveur est âcre. On la considère comme antihystérique et résolutive; mais elle est rarement employée en médecine. Les cultivateurs doivent la faire arracher lorsqu'elle est très abondante, et la jeter sur les tas de fumier, ou la brûler pour en obtenir de la potasse. Aucun animal ne mange cette plante.

BARDANE, Arctium. Genre de plantes qui renferme plusieurs espèces, dont une seule, *A. lappa*, vulgairement le *Glouteron*, s'élève à 6 ou 8 décimètres. Elle est très rameuse, velue, blanchâtre; ses feuilles grandes et en cœur, ovales, très blanches en dessous. Ses fleurs forment une sorte de grappe de couleur purpurine, à calice glabre. Cette plante, souvent employée en médecine parce que sa racine offre un puissant sudorifique dépuratif, est nuisible à l'agriculture. Elle croît naturellement dans les prés, le long des haies, et souvent dans le voisinage des habitations. Lorsqu'on laisse mûrir ses graines, elle s'attache aux vêtements des hommes et aux poils des animaux. Sous ce rapport elle devrait être détruite. Elle fournit alors une si grande quantité de graines, qu'un espace de terrain assez grand peut en être entièrement couvert l'année suivante. Les bœufs et les moutons mangent quelquefois cette plante, mais seulement lorsqu'elle est jeune, et qu'ils n'ont rien de mieux à brouter. Le seul moyen de la détruire, c'est de la couper entre deux terres avant que la fleur soit épanouie, et surtout avant la maturité des graines. On jetera les fanes sur le fumier, où elles seront brûlées dans une fosse pour faire de la potasse. On en connaît une variété, considérée comme espèce, qui en diffère par sa tige plus élevée et plus velue.

On donne le nom de petite bardane à une plante d'un genre différent, mais dont les fruits sont aussi accrochants. (V. *Lampourde*.)

BEDOIN. Nom donné dans quelques cantons de la France au *Mélampyre*. (V. ce mot.)

BELLADONE, Atropa. Plante de la famille des Solanées, et l'une des plus vénéneuses des environs de Paris. Sa tige, haute d'environ 1 mètre, est rameuse, pubescente; ses feuilles sont alternes, ovales, glabres, deux à deux; fleurs d'un pourpre obscur, axillaires, pédonculées. Il leur succède de petites baies noires, rondes et assez semblables à celles du prunellier des haies, ce qui a occasionné de nombreux accidents. Il y a encore quelques années, des soldats de notre armée d'Allemagne, altérés par une marche pénible, se précipitèrent, pour étancher leur soif, sur des pieds de belladone qui croissaient à l'endroit où ils faisaient leur halte, et dans quelques moments en mangèrent tous les fruits. Ceux qui en avaient mangé une grande quantité moururent sur les lieux même; les autres éprouvèrent des accidents plus ou moins graves. Cette plante, si dangereuse dans toutes ses parties, est pourtant employée en médecine à très petite dose.

Les cultivateurs qui la trouvent sur leurs terres doivent employer tous leurs soins à la détruire, ce qui n'est pas très facile, parce que les racines sont fort cassantes, et chaque morceau de racine qui reste en terre devient l'année suivante une nouvelle plante. Ce n'est qu'avec beaucoup de soin et de peine qu'on peut l'extirper entièrement.

On assure que, lorsqu'il fait très chaud, les

personnes qui s'approchent de cette plante éprouvent des maux de tête et ensuite des défaillances qui pourraient être très graves, tellement les émanations de la belladone sont dangereuses.

Elle porte ce nom parce qu'on assure qu'en Italie les dames retiraient de ses feuilles un suc avec lequel on composait une eau propre à blanchir le teint. On retire par la macération des fruits une couleur verte usitée dans la peinture, mais cueillis avant leur maturité.

Lorsque les effets délétères se font sentir, il faut de suite exciter les vomissements par tous les moyens possibles, ensuite ordonner pour boisson le vinaigre étendu d'eau, l'eau miélée et les lavements émollients.

BERCE, Heracleum. Genre de plantes de la famille des Ombellifères, qui contient plusieurs espèces, dont une très commune, surtout dans nos prairies, doit éveiller l'attention des cultivateurs, car elle se multiplie avec une grande facilité: c'est la B. branc-ursine, *H. spondylium*, Lin. Sa racine est bisannuelle, en fuseau, épaisse, et contient un suc jaunâtre. Sa tige est rameuse, haute d'un mètre, striée, hispide; ses feuilles sont grandes, ailées, à folioles lobées, dentées, pubescentes en dessous; les fleurs sont blanches et disposées en ombelles, à 10 ou 12 rayons; il leur succède des fruits aplatis, renflés au milieu. L'involucre est à une ou deux petites folioles ou nul; l'involucelle est à 8 ou 10 folioles étroites. Cette plante fleurit vers le milieu de l'été. On la trouve dans toute l'Europe, et surtout dans les terrains frais et fertiles. Dans quelques cantons de la France on lui donne le nom de *patte d'oie*, de *fausse branc-ursine*.

Tant qu'elle est jeune, les bestiaux la mangent assez volontiers; mais à mesure qu'elle s'élève et fleurit, sa tige devient dure, et, si on la laisse sur pied, elle nuit au fourrage sec. Elle se multiplie avec une grande facilité dans les meilleures prairies, et son ombrage étouffe les bonnes herbes. On s'en délivre en coupant la tige entre deux terres au moment où la plante est en fleur. Elle est inutile et embarrassante dans nos climats; mais au nord de l'Europe, en Pologne, en Russie, on retire de sa tige une farine sucrée, laquelle, délayée dans l'eau et mise en fermentation, leur fournit une eau-de-vie qu'ils préfèrent à celle de grains. Cette plante sert aux Polonais à composer un aliment nommé *barsez*, qui est pour eux la choucroute des Allemands.

On trouve dans les Pyrénées une autre espèce de branc-ursine dont les racines forment deux tubercules charnus, et que les sangliers aiment beaucoup. Il serait peut-être avantageux de cultiver et de multiplier cette plante; ses racines nous fourniraient un bon aliment.

BETOINE, Betonica. Genre de la famille des Labiées et de la Didynamie-Gymnospermie, qui renferme plusieurs espèces, dont une est très commune en France. C'est la B. officinale. Elle a une racine fibreuse, vivace, pivotante, qui donne naissance à une tige droite, quadrangulaire, articulée, haute de quatre ou cinq décimètres. Les feuilles sont opposées, ovales, allongées, munies sur leurs bords de dents obtuses, velues et comme ridées, longues d'un décimètre. Les fleurs sont disposées en une tête allongée au sommet de la tige, elles ont une couleur purpurine ou rougeâtre.

Cette plante est repoussée par tous les bestiaux, excepté par les brebis; elle exhale surtout par ses feuilles, quand il fait chaud, des émanations qui portent à la tête des personnes nerveuses. Ces feuilles, sèches et réduites en poudre et introduites par les narines, occasionnent une grande irritation et provoquent l'éternûment. Ses racines ont un goût désagréable, elles excitent le vomissement. On en faisait autrefois un assez grand usage en médecine; mais elle est peu employée actuellement, on l'a remplacée par d'autres compositions. Elle entre encore dans l'eau vulnéraire et dans le sirop de Stæchas.

BIDENT, Bidens. Genre de la classe des Composées et de la Syngénésie égale de Linné,

qui renferme un assez grand nombre d'espèces, dont deux se trouvent aux environs de Paris. Le B. tripartite, ou chanvre aquatique, *B. tripartita*, est l'espèce la plus commune et tellement abondante dans certains terrains, qu'elle nuit à l'agriculture. Sa tige, haute d'environ 1 mètre, est cylindrique, rameuse, roussâtre, glabre; ses feuilles sont divisées en trois ou cinq folioles oblongues, dentées en scie; les fleurs sont terminales, jaunâtres, leur calice est accompagné de quatre à cinq bractées entières, étroites, plus longues que la fleur; les graines sont munies de deux arêtes hispides et s'attachant aux poils des animaux et aux vêtements des hommes, lorsqu'elles sont arrivées à leur parfaite maturité. Tant que cette plante est jeune les bestiaux la mangent, mais lorsqu'elle a fleuri, ils n'en veulent plus. Comme son abondance nuit à l'agriculture, il faut la couper ou mieux encore l'arracher avant la maturité de ses graines, et la mettre sur un tas de fumier; elle formera de l'engrais. Lorsque la graine est mûre, on peut la récolter pour en faire un semis, parce que ses feuilles et ses fleurs pourraient être utiles dans la teinture des étoffes; elles donnent, suivant Dambournay, une couleur jaune-aurore et un aurore-olivâtre très solide.

L'autre espèce, le B. penché, a la tige moins élevée que le précédent; ses feuilles sont lancéolées, dentées en scie, glabres; ses fleurs sont jaunes; ses bractées sont lancéolées, entières, un peu plus longues que la fleur; le calice est glabre et un peu coloré. Cette plante est aussi inutile que la précédente, c'est pourquoi on doit l'enlever et la mettre sur le tas de fumier; elle fournira un bon engrais.

BLUET, Centaurea cyanus, Lin. Plante très commune dans nos champs de blé et dont elle fait l'ornement; mais ses graines et leurs aigrettes sont nuisibles, comme l'assure Goetzius. Sa tige est droite, haute d'environ huit décimètres, blanchâtre, anguleuse, velue. Ses feuilles sont linéaires, entières, un peu cotonneuses, aiguës; les inférieures ont souvent deux lobes linéaires. Les fleurs, d'une jolie couleur bleue, sont terminales, composées de fleurons dont les extérieurs, fort grands, ont des graines stériles; les fleurons du centre sont hermaphrodites et donnent des graines surmontées d'une aigrette. Elle est annuelle. Ses fleurs, ordinairement bleues, sont quelquefois blanches ou de couleur variée. On lui donne le nom de casse-lunette parce qu'on lui attribuait des vertus ophthalmiques.

Goetzius rapporte qu'un érudit qui habitait la campagne éprouva de fortes coliques après avoir mangé des lentilles; il s'aperçut, après un mûr examen, que parmi ces lentilles il y avait une assez grande quantité de poils ou soies des graines de bluet. Pour être plus certain que ces poils en étaient la cause, il sépara soigneusement une grande quantité de ces poils d'avec les lentilles, il en fit une espèce de bouillie qu'il fit manger à un chien, lequel éprouva peu d'instants après des convulsions, un grand épuisement au bout de quatre heures, et enfin il fut complétement étranglé. Ce récit, inséré dans les Mémoires d'une société savante, paraîtra fort étonnant pour ceux qui savent qu'en général le bluet ne croît pas parmi les légumineuses. Il mériterait en conséquence d'être expérimenté, et l'on pourrait s'assurer si, au lieu des poils ce n'est pas de la graine dont on doit se plaindre. Dans tous les cas il faut débarrasser les moissons de cette plante, qui, dans aucun cas, ne peut offrir rien d'utile à l'économie rurale.

BOUILLON BLANC. *V.* Molène.

BOURSE A PASTEUR. *V.* Thlaspi.

BUGRANE, Ononis. Genre de plantes de la famille des Légumineuses et de la Diadelphie-Décandrie de Linné, dont on compte plus de soixante espèces. La B. arrête-bœuf, *O. spinosa*, est très commune dans quelques terres cultivées. On lui a donné le nom d'arrête-bœuf, parce que ses racines longues, traçantes, dures, résistent souvent aux efforts des bœufs qui traînent la

charrue. Il faut avoir soin de l'arracher à la pioche. Sa tige est couchée, rameuse, longue de 3 à 5 décimètres, ligneuse, épineuse; feuilles inférieures à trois folioles un peu ovales, étroites, allongées, denticulées, les supérieures simples, pétioles munis de stipules; fleurs rouges, axillaires, solitaires, souvent deux à deux; gousse pubescente. Quoique les bestiaux mangent cette plante, surtout lorsqu'elle est jeune, il faut s'occuper de la détruire, parce qu'elle est nuisible aux cultures. Lorsqu'on ne veut pas prendre la peine de l'enlever à la pioche, il faut armer la charrue d'un ou deux coutres bien affilés qui coupent ses racines.

On en trouve encore deux ou trois espèces aux environs de Paris, qui sont aussi inutiles et qu'on doit faire arracher : telle est surtout la B. des champs ou rampante, *O. arvensis*, qui diffère de la précédente par ses fleurs plus petites, et ses rameaux velus, sans épines.

BUTOME EN OMBELLE, Butomus umbellatus Lin., vulgairement le jonc fleuri, est un genre de la famille des Alismacées et de l'Ennéandrie-Hexagynie de Linné. Les fleurs n'ont pas de calice; leur corolle est à six pétales rosés ou blancs, il leur succède six capsules contenant un grand nombre de graines. La tige ou hampe s'élève à environ 1 mètre : elle est ronde, creuse, simple; les feuilles naissent de la racine: elles sont triangulaires, étroites; les fleurs forment une ombelle simple, terminale, composée d'un grand nombre de rayons, munie à sa base d'un involucre de trois folioles égales, aiguës. On la trouve en fleur dans le mois de mai.

Cette plante, qui fait l'ornement de nos étangs et du bord des rivières dont le courant est peu rapide, n'est pas mangée par la plupart des bestiaux; elle est au moins suspecte. En l'enlevant avec sa racine, on peut en tirer un très grand parti pour augmenter la masse des fumiers.

CAMOMILLE, Anthemis. Genre de plantes de la classe des Composées et de la Syngénésie superflue de Linné, qui renferme plusieurs espèces fréquemment employées en médecine; mais l'une d'elles, la C. puante, *A. cotula*, Lin., nommée aussi *Maroute*, est fort incommode dans nos champs. Son odeur repoussante ne convient pas aux bestiaux, ni même la paille qui a contracté cette odeur. Sa tige est dressée, étalée, glabre, haute de 3 à 5 décimètres. Ses feuilles sont bi ou tripinnées, un peu velues, à divisions étroites, aiguës; les fleurs sont terminales, blanches, avec un calice un peu velu, à folioles scarieuses; rayons larges à trois dents; le réceptacle est ovoïde, à paillettes sétacées, plus courtes que les fleurs, qui sont jaunes au centre.

Elle fleurit de bonne heure, et une seconde fois après la moisson, de sorte que ses graines sont répandues et envahissent les terrains un peu frais. Les sarclages et les labours d'été ne la détruisent pas; il faut travailler à l'étouffer par des cultures qui demandent plusieurs binages, telles que la pomme de terre, le maïs, etc., ou par des plantes étouffantes, telles que les pois gris, la vesce, etc.

CAUCALIDE, Caucalis. Genre de plantes de la famille des Ombellifères et de la Pentandrie-Digynie de Linné, dont on connaît dix à douze espèces, la plupart très communes dans les moissons des environs de Paris et de presque toute la France. La C. des champs, *C. arvensis*, Wild. Tige d'abord simple, ensuite rameuse, haute de 3 décimètres; feuilles ailées, folioles pinnatifides, aiguës, velues; involucre nul; involucelle à cinq folioles petites et pointues, fruit couvert de pointes noirâtres, peu crochues. Cette plante est annuelle.

La C. daucoïde, *C. daucoides*, Lin., s'élève également à 3 décimètres environ. Sa tige est branchue, étalée, lisse; ses feuilles sont tripinnées, à folioles obtuses et glabres; le pétiole commun est élargi. Les fleurs forment une ombelle à trois rayons, qui portent ordinairement trois gros fruits chargés sur leurs côtés de pointes roides, courbées en crochet à leur extrémité et rangées sur des lignes régulières. Les fleurs sont blanches et tirent sur le violet. Elle est annuelle.

La C. à larges feuilles, *C. latifolia*, Lin. Sa tige est presque simple, dressée, haute de 4 décimètres. Ses feuilles sont profondément pinnatifides, à lasciniures allongées; pétiole élargi : ombelle à deux ou trois rayons ; ombellules à deux ou trois rayons également ; fleurs sessiles, petites, égales; fruits gros, chargés de pointes roides, presque droites, involucre à deux ou trois folioles ; involucelle à cinq folioles scarieuses. Les fleurs sont rougeâtres. Cette plante est annuelle.

La C. à grandes fleurs, *C. grandiflora*, Lin., a une tige haute de 7 à 8 décimètres, très glabre; ses feuilles sont bi ou tripinnées, à folioles linéaires très glabres, finement denticulées, hispides; pétioles élargis. Les fleurs sont en ombelles, à sept ou huit rayons courts, inégaux ; fleurs de la circonférence grandes, inégales ; graines garnies de pointes longues, un peu crochues ; involucre à quatre ou cinq folioles aiguës, scarieuses; involucelles à cinq folioles ovales, membraneuses, terminées par une pointe. Les fleurs sont blanches. Cette plante est annuelle.

Ces espèces de Caucalides, et quelques autres assez semblables par leurs fruits hérissés de pointes, embarrassent les moissons de leurs tiges nombreuses et très multipliées. Leurs graines se trouvent mêlées au blé, et contribuent à le rendre brun, amer et malsain, si on n'a pas la précaution de les en séparer au moyen du crible, au travers duquel le blé puisse passer. Mais, comme plusieurs espèces mûrissent leurs graines avant la moisson, on ne peut détruire ces plantes très nuisibles qu'en faisant succéder au blé, des prairies artificielles ou des pommes de terre, des betteraves et autres végétaux qui demandent plusieurs binages.

CENTAURÉE, Centaurea. Genre de la famille des Corymbifères et de la Syngénésie-Polygamie frustranée de Linné, qui comprend un assez grand nombre d'espèces et de variétés communes dans les environs de Paris. La C. noire, *Centaurea nigra*, Lin., a une tige droite, haute de 7 à 8 décimètres, anguleuse, simple, presque glabre ; ses feuilles sont lancéolées, entières au sommet, presque pinnatifides à la base ; les fleurs sont terminales, de couleur purpurine ; les folioles du calice commun ou involucre sont dressées, ciliées au sommet, noirâtres, les intérieures ne sont pas semblables aux extérieures ; les fleurettes extérieures sont stériles, les intérieures sont hermaphrodites, fertiles ; les graines sont insérées sur un réceptacle muni de paillettes soyeuses. Cette plante est vivace, on la trouve dans les prairies et dans les bois. Assez commune. La C. jacée, la C. noirâtre, la C. amère, et quelques autres que l'on considère comme des espèces, ne sont que des variétés de la même plante : telle est l'opinion de plusieurs botanistes. Elles croissent abondamment dans nos prairies ; la C. du solstice produit les mêmes effets dans nos départements du Midi ; et, quoique les bestiaux les mangent tant qu'elles sont jeunes, elles ne nuisent pas moins à la qualité de nos fourrages, car, arrivées à tout leur développement, leur tige devient dure et sèche. Il est de l'intérêt des bons cultivateurs de les détruire, surtout lorsqu'elles sont en trop grande abondance, et de les remplacer dans le terrain qu'elles occupent par des plantes de la famille des Graminées ou de celle des Légumineuses.

CHARDON. On donne ce nom à un grand nombre de plantes qui forment plusieurs genres très distincts en botanique, et qui font partie de la famille des Cinarocéphales et de la Syngénésie de Linné. Tous les chardons sont nuisibles aux récoltes et fort incommodes pour les cultivateurs. Quoique plusieurs bestiaux les mangent, et surtout lorsqu'ils sont encore jeunes, il est utile, nécessaire, d'en purger les champs, que très souvent ils infestent complétement, surtout en France, car j'en ai vu très rarement dans les terres cultivées de l'Angleterre.

L'un des plus communs et des plus incommodes est le C. hémorroïdal, *Serratula arvensis*, Lin., *Cnicus arvensis*, Hoff. Sa tige est dressée, haute d'environ 8 décimètres, paniculée,

glabre; ses feuilles sont sessiles, pinnatifides, crépues, très épineuses, ciliées, velues en dessous; les fleurs sont purpurines, agglomérées, portées sur de courts pédoncules blanchâtres et munis de calices épineux. Cette plante est vivace, malheureusement pour l'agriculture; car, si en l'arrachant on laisse une petite portion de ses racines, elle repousse bien promptement. Elle se multiplie aussi par ses graines, qu'elle produit en abondance. Quelques cultivateurs ont soin d'extirper complétement cette plante de leurs champs, mais un voisin paresseux ou les bords d'un chemin vicinal ont offert un asile à ce chardon, et, ses graines étant mûres, le vent les emporte au loin et repeuple le champ, qui en avait été purgé. On assure aussi que souvent les racines de ce chardon subsistent plusieurs années en terre sans pousser de tiges, de sorte qu'on aurait tort de croire qu'un simple sarclage l'aurait détruit.

Le moyen le plus certain et le moins coûteux d'en débarrasser un champ qui en est infesté, c'est d'établir une prairie artificielle pendant trois ou quatre ans sur ce champ, et de le sarcler avec tout le soin possible, surtout la première année.

On lui a donné le nom d'hémorroïdal, non parce qu'il guérit des hémorroïdes comme on l'a dit, mais à cause de petits renflements rouges que la piqûre d'un insecte fait naître sur ses tiges et qui ont l'air d'une veine gonflée.

Le C. penché, *Carduus nutans*, Lin., se trouve très communément sur les bords des champs. Sa tige est dressée, rameuse, haute de 7 à 8 décimètres, velue, anguleuse; ses feuilles sont décurrentes, lancéolées, munies de grosses dents épineuses, glabres des deux côtés; les fleurs sont penchées, solitaires, terminales, d'un beau rouge, quelquefois blanches; les folioles de l'involucre sont pointues, les extérieures ouvertes. Les bestiaux aiment assez ce chardon tant qu'il est jeune; on en nourrit même quelquefois les vaches avec les jeunes pieds que les femmes vont couper dans les champs; cette nourriture donne à leur lait une légère amertume qui n'est pas désagréable. En général les moutons ne l'aiment dans aucun temps, et lorsqu'il a fleuri tous les animaux domestiques le repoussent. Alors il faut couper ce chardon pour en chauffer les fours ou l'employer à faire du fumier.

Le C. frisé, *C. crispus*, Lin., a une tige dressée, très rameuse, haute d'environ 1 mètre, glabre; ses feuilles sont décurrentes, oblongues, sinueuses, crépues, très épineuses sur les bords, velues en dessous; les fleurs, de couleur purpurine, sont rapprochées, portées sur des pédoncules épineux; les folioles de leur involucre sont épineuses, sétacées, étalées. Il fleurit en juillet. Assez commun aux environs de Paris, sur les bords des champs et des chemins.

Le C. laineux, *C. eriophorus*, Lin., vulgairement nommé, comme quelques autres, *C. aux ânes*, *C. à grosse tête*, *pet-d'âne*, a une racine pivotante, bisannuelle; sa tige est épaisse, cylindrique, cannelée, couverte de duvet, rameuse et haute de 1 mètre à 1 mètre et demi; ses feuilles sont pinnatifides, vertes en dessus, cotonneuses et blanchâtres en dessous, divisées en pinnules à pointe épineuse et munies à leur base d'une épine très acérée; les inférieures sont étalées sur la terre, les supérieures sessiles; les fleurs, de couleur purpurine, ont un involucre cotonneux et assez semblable à des toiles d'araignée. Cette plante se trouve sur le bord des chemins.

Le C. Marie, *C. marianus*, Lin., vulgairement *C. Notre-Dame*, *Artichaut sauvage*, *C. argenté*, *C. taché*, a une tige longue, épaisse, succulente, haute de 8 décimètres, cannelée, rameuse; ses feuilles sont longues, larges, sinuées, d'un vert clair, avec de grandes taches blanches, bordées de pointes dures et piquantes. Les fleurs, de couleur purpurine, ont les folioles de leur involucre ovales, bordées de dents épineuses et terminées par une longue épine: c'est ce qui fait que les bestiaux n'y touchent pas; mais, battue et presque pilée, les vaches et les bœufs l'aiment beaucoup. Le meilleur parti que l'on puisse retirer de ces chardons comme des autres, c'est de les couper, lorsqu'ils ont acquis tout leur développement, pour en faire de la potasse et

en chauffer les fours. Le C. nain, *C. acaulis*, que les moutons mangent, et que les vaches et les chevaux refusent, est dans le même cas. Il est difficile de le détruire, sans une culture alterne soignée.

Le C. Roland, *Eryngium campestre*, Lin., en français le Panicaut des champs. Il a une racine vivace, longue, de la grosseur du petit doigt, tendre, d'une saveur douceâtre. Sa tige est haute de 4 ou 5 décimètres, droite, striée, divisée au sommet en rameaux très ouverts; les feuilles sont amplexicaules, ailées, laciniées et épineuses sur leurs bords, les inférieures sont pétiolées; les fleurs, en grand nombre, sont disposées en têtes, une collerette de 6 ou 7 folioles les entoure. Les graines, velues, sont munies des cinq divisions du calice.

Cette plante, dont la racine était autrefois usitée dans la médecine pour les maladies de l'estomac et du canal intestinal, est actuellement abandonnée, ainsi que les préparations qu'on en faisait dans les pharmacies. Comme beaucoup d'autres chardons, elle est très commune sur les bords des champs. On doit la faire enlever avant sa fructification pour augmenter la masse des fumiers.

CHARAGNE, Chara. Genre de la famille des Naïades, et dont les espèces sont assez communes dans les fossés et les eaux stagnantes de plusieurs parties de la France. Elles ont des rameaux articulés, blanchâtres, cassants, d'une mauvaise odeur. On ne connaît qu'imparfaitement les organes de sa fructification. Au lieu de fleurs on ne leur trouve qu'une anthère globuleuse, sessile, cinq stigmates, et une baie uniloculaire, à plusieurs graines. On en distingue environ huit espèces. La plus commune a des tiges rameuses, lisses, des feuilles verticillées et portant leur fruit à l'angle des feuilles et de la tige. Cette espèce, comme toutes ses congénères, exhale des miasmes putrides lorsque les mares ou fossés tendent à se dessécher, ou que l'accroissement des charagnes absorbe toute leur étendue. Il est important pour la santé des habitants du voisinage de les enlever et de les faire enterrer : on assure qu'elles se convertissent en très bon fumier. On dit que les carpes aiment les graines des charagnes.

Dans les terrains inondés et dont on veut combler les lagunes, ces plantes seront fort utiles, car elles se propagent avec facilité.

CHELIDOINE, Chelidonium. Genre de la famille des Papavéracées et de la Polyandrie Monogynie de Linné. Il renferme plusieurs espèces, dont quelques unes contiennent un suc caustique très dangereux, celle surtout vulgairement nommée l'*Eclaire*, *Chelidonium majus*, grande Chelidoine. Sa racine est fusiforme, d'un jaune foncé, vivace, divisée en plusieurs fibres; elle donne naissance à une tige cylindrique, droite, rameuse, haute d'environ 8 décimètres, rendant à la moindre déchirure, ainsi que toute la plante, un suc d'un jaune safrané. Ses feuilles sont alternes, ailées, à folioles écartées, un peu glauques, plus ou moins découpées en lobes arrondis et crénelés. Ses fleurs sont jaunes et disposées en forme d'ombelles, quatre à huit ensemble, et portées sur un long pédoncule opposé aux feuilles. Il leur succède une silique longue d'environ un décimètre, et contenant des graines noires et luisantes.

Cette plante est âcre et caustique dans toutes ses parties, surtout dans sa racine; aussi tous les animaux la repoussent. Lorsqu'on la froisse, elle exhale une odeur fétide. On l'a quelquefois employée en médecine. Haller, Boerhave, en ont fait l'éloge. Elle croît abondamment autour des habitations, dans les haies et au pied des vieux murs. Elle est vivace.

La Chelidoine glauque ou pavot cornu, glancier jaune, *Glaucium luteum*, Smith, a une racine fusiforme, de couleur brune; sa tige est droite, simple, lisse; elle se ramifie à la partie supérieure; sa hauteur est d'environ 6 décimètres. Les feuilles qui partent de la racine sont pubescentes, rétrécies en pétiole à leur base, découpées en lyre ou pinnatifide; les supérieures sont semi-amplexicaules et sinuées sur leurs bords; les fleurs sont grandes, jaunes, munies de courts pédoncules; il leur succède des cap-

sules à deux loges. Cette plante est bisannuelle. On la trouve au bois de Boulogne.

Elle est aussi âcre et aussi caustique que la chélidoine; aussi elle produit les mêmes effets. Tous les bestiaux n'y touchent pas. On assure que dans quelques provinces du Midi il y a des terrains où elle est en si grande abondance, qu'il y a beaucoup d'avantage à la couper vers le milieu de l'été pour augmenter la masse des fumiers.

CHIENDENT. On donne vulgairement ce nom à quelques plantes de la famille des Graminées, surtout au *Triticum repens* et au *Panicum dactylon*, Lin. La première est une espèce de froment sauvage, dont les racines longues, rampantes, vivaces, articulées, donnent naissance à une tige dressée, longue de 8 à 12 centimètres, garnie de trois à quatre articulations; feuilles planes, molles, pubescentes en dessus; la fleur est en épi long d'un décimètre environ, formé d'épillets alternes contenant trois à quatre petites fleurettes. Cette plante croît dans les lieux cultivés et sur les bords des champs.

L'autre espèce, le panic pied de poule, a des tiges nombreuses, branchues, rampantes sous terre, noueuses et vivaces; les rameaux, redressés, sont munis de feuilles courtes, glauques, souvent glabres, poilues à l'ouverture de la gaine; les fleurs sont en épis digités, violets, au nombre de quatre à cinq et partant du même point; fleurettes deux à deux et sessiles; les valves extérieures sont d'inégale longueur. On la trouve surtout dans les terrains sablonneux. On donne encore le nom de chiendent à brossette au *Dactylus glomeratus* et à l'*Andropogon ischæmum*.

Les Chiendents, surtout les deux premières espèces, font souvent le désespoir des agriculteurs, car ils se multiplient avec tant de facilité, que, lorsqu'on néglige de les enlever, ils s'emparent entièrement du terrain et nuisent à toute espèce de culture. Souvent les moyens qu'on emploie pour les détruire servent à les multiplier : c'est lorsqu'on coupe leurs racines en plusieurs morceaux et qu'on n'a pas le soin d'enlever ces morceaux, car ils donnent naissance à autant de nouvelles plantes. Quelques cultivateurs cependant ne négligent pas cet enlèvement, qui est indispensable. La culture des plantes sarclées, comme celle des pommes de terre, des betteraves, etc., est un moyen presque certain de détruire ou de diminuer les racines de ces plantes incommodes : car après de fréquents binages, lorsque la terre a été tourmentée et remuée, si on établit une prairie artificielle, le chiendent disparaît presque entièrement. Ces plantes, au reste, ne sont communes que dans les champs mal cultivés, et lorsqu'on les trouve en abondance on peut assurer que le cultivateur est négligent. On dit qu'aux environs de Lille on voit peu de chiendent dans les champs. Dans les comtés d'York et de Norfolk, que j'ai habités pendant quelque temps, je n'ai jamais vu beaucoup de chiendent : il est vrai que ces comtés sont des mieux cultivés et des plus riches de l'Angleterre.

CHOIN. Schœnus. Genre de la famille des Cypéroïdes et de la Triandrie-Monogynie de Lin, qui renferme une assez grande quantité d'espèces assez communes dans nos prairies marécageuses. Les bestiaux les mangent rarement, parce que leur feuillage est dur et souvent armé de piquants. On doit les faucher avec soin et les enlever avec leurs racines, lorsque cela est praticable ; on les réunit en tas pour en former de bon fumier ; c'est le seul résultat utile qu'on peut en retirer.

Leurs fleurs sont ramassées en têtes arrondies, les feuilles un peu triangulaires, roides, plus ou moins longues, plus ou moins larges, suivant les espèces, et rudes au toucher.

CICUTAIRE. Cicutaria. Genre de la famille des Ombellifères et de la Pentandrie-Digynie de Linné; qui renferme une des plantes auxquelles on a donné le nom de ciguë : c'est la *Cicuta virosa* de Linné. Ses fleurs sont en ombelle, l'involucre est nul; l'involucelle est composé de trois à cinq pétioles; le calice est entier; les pétales sont ovales, courbés, presque égaux;

le fruit est globuleux, sillonné. Cette plante a une racine allongée, en forme de navet ou presque cylindrique, assez épaisse, vivace. La tige est cylindrique, fistuleuse, glabre, striée, haute d'environ un mètre, rameuse, garnie de feuilles trois fois ailées, glabres, d'un vert foncé, composées de folioles étroites, lancéolées, dentées en scie. Les fleurs sont blanches, petites, disposées au sommet de la tige et des rameaux, en ombelles composées de 15 à 25 rayons. On trouve cette plante dans les mares et les fossés aquatiques de l'Alsace, du Dauphiné, etc.

Toutes les parties de cette plante, surtout la racine, sont un violent poison pour les hommes et pour les animaux. On a pris quelquefois sa racine pour celle du panais, que l'on mange dans beaucoup de pays, et avec laquelle elle a quelque ressemblance, et il en est résulté des empoisonnements, dont plusieurs ont été mortels. Lorsqu'on a mangé cette racine, on éprouve des vertiges, une soif ardente, le délire, des convulsions, et lorsque ces accidents n'ont pu être arrêtés dans leur marche, le malade meurt souvent avec un serrement tétanique des mâchoires.

Le premier traitement à ordonner avant que l'inflammation ait fait des progrès consiste à exciter les vomissements par des moyens mécaniques, ou même par une forte dose d'émétique. Lorsqu'on a réussi à expulser les matières vénéneuses, on donne des boissons adoucissantes, mucilagineuses, légèrement acidulées.

Les bestiaux ne touchent pas ordinairement à cette plante. Linné assure que les chèvres en mangent impunément. Cela n'aurait rien d'extraordinaire, car, étant au Mont-d'Or, il m'arrivait souvent dans la soirée, à la rentrée des troupeaux de chèvres, qu'un ou deux de ces quadrupèdes vidassent ma tabatière sans aucun inconvénient. Nonobstant cela, tous les bons cultivateurs doivent faire arracher toutes les cicutaires qui peuvent croître dans leurs terres inondées, et surtout au moment où elles sont en fleur.

CIGUË. *Conium*. Genre de la famille des Ombellifères et de la Pentandrie-Digynie de Linné qui renferme une espèce nommée *Conium maculatum* par Linné, et *Cicuta major* par Lamarck. C'est la grande Ciguë que l'on trouve aux environs de Paris, dans les buissons et les lieux cultivés. Ses fleurs ont une ombelle munie d'un involucre et d'un involucelle, à plusieurs folioles; leur calice est entier; la corolle est à cinq pétales inégaux, courbés en cœur; le fruit est globuleux, à côtes tuberculeuses. Elle a une racine pivotante, bisannuelle, de la grosseur du doigt, partagée en plusieurs fibres moins grosses. La tige s'élève à 1 mètre et 1 mètre 1/2; elle est cylindrique, lisse, fistuleuse, marquée de petites taches noirâtres ou d'un pourpre foncé. Les feuilles sont trois fois ailées, composées de folioles d'un vert sombre, dentées et même pinnatifides. Les fleurs sont blanches; elles forment au sommet de la tige et des rameaux une ombelle très ouverte. Cette plante fleurit en juin et juillet; elle exhale une odeur fétide, nauséabonde, lorsqu'on la froisse entre les doigts. Les chèvres et les moutons la mangent; les autres bestiaux n'en veulent pas. On assure que des ânes qui en avaient mangé tombèrent dans une profonde léthargie, qui cessa lorsqu'on commençait à les écorcher. Les hommes qui en mangent, lorsque par erreur on a pris ses feuilles pour celles du persil, en éprouvent des engourdissements, des vertiges, l'obscurcissement de la vue. Une forte quantité peut donner la mort. On doit faire vomir par un peu d'émétique ou par un moyen mécanique. On assure que plusieurs verres de vin sont un remède efficace. Les anciens connaissaient cette propriété du vin pour remédier aux effets de la ciguë, et certaines gens, en faisaient un singulier usage: elles se livraient aux excès de l'ivrognerie après avoir mangé de la ciguë.

Quoique vénéneuse, quelques praticiens s'en servent dans le traitement de plusieurs maladies chroniques, surtout depuis que Storck a publié ses observations sur les effets de cette plante dans les affections squirreuses et cancéreuses. Dans les pharmacies on compose un emplâtre de ciguë. Linné assure que les vaches, en Suède, mangent cette plante. Il pa-

raît qu'elles sont moins délicates que les nôtres, car j'en ai trouvé plusieurs pieds en très bon état dans une prairie où les vaches venaient très souvent et ne touchaient jamais à cette plante.

On donne aussi le nom de ciguë aquatique au *Phellandrium* (*voy.* Phellandre); celui de petite ciguë à l'*Æthusa cynapium* (*voy.* Æthuse).

Les accidents qu'elle peut occasionner doivent engager tous les bons cultivateurs à la détruire partout où ils la trouveront, ce qui n'est pas difficile : il faut l'arracher, ou couper sa racine entre deux terres avant que ses graines soient arrivées à maturité.

COCRÈTE. Rhinanthus. Genre de plantes de la famille des Rhinanthacées et de la Didynamie-Angiospermie de Linné, qui renferme quelques espèces. La Cocrète commune, *Rhinanthus crista galli*, Lin., vulgairement la *crête de coq*, le *pou des prés*, a une tige dressée, rameuse supérieurement, glabre, tachée de marbrures noirâtres, haute d'environ un demi-mètre. Ses feuilles sont lancéolées, épaisses, sessiles, dentées en scie, glabres, rugueuses; les fleurs sont jaunes, terminales, en épis lâches; leur calice est glabre, ventru, à quatre divisions. La corolle est à deux lèvres, dont la supérieure en casque; l'inférieure a trois lobes; les étamines au nombre de quatre, dont deux plus grandes; la capsule est comprimée, à deux loges et à plusieurs graines. Cette plante est annuelle; elle fleurit vers la fin du printemps. Tant qu'elle est verte, les vaches et les bœufs la mangent volontiers; mais à mesure qu'elle se dessèche ils la repoussent, parce qu'elle devient dure et insipide. Dans les prairies fraîches, surtout dans celles qui sont situées près des rivières, elle se multiplie avec une excessive abondance et elle étouffe les bons fourrages. Un bon cultivateur doit la faire arracher tous les ans, avant que la fleur soit passée, sinon il en aura une plus grande quantité l'année suivante. Pline dit que les *mimuli* sont les plus mauvaises plantes des prairies; on croit que c'est la Cocrète dont il a parlé.

COLCHIQUE. Colchicum. Genre de plantes de la famille des Colchicacées et de l'Hexandrie-Trigynie de Linné. Il est composé de quelques espèces qui croissent en France ou dans le Levant. L'espèce la plus commune et la plus nuisible à nos prairies, c'est le Colchique d'automne, *Colchicum autumnale*, que l'on nomme vulgairement le *tue-chien*, le *safran des prés*, la *vieillote*, la *veilleuse*. La fleur a une corolle à tube très long, terminé en cloche et partagé en six divisions ovales-oblongues. Les étamines, au nombre de six, sont insérées au sommet du tube, devant chaque division du limbe et à leur base. Les ovaires, au nombre de trois, sont réunis inférieurement et surmontés chacun d'un très long style, à stigmate crochu. Le fruit se compose de trois capsules, réunies en une seule à leur base. La racine est une bulbe solide, ovale, pointue, blanche à l'intérieur, enveloppée extérieurement de plusieurs tuniques d'un brun foncé, donnant naissance à une ou plusieurs fleurs longues de 1 décimètre à 1 décimètre 1/2, d'une couleur lilas pâle. Ces fleurs paraissent en septembre et octobre, entièrement dépourvues de feuilles. Les feuilles paraissent au printemps suivant. Elles sont lancéolées, d'un vert foncé, longues d'environ 2 décimètres, au nombre de quatre à cinq, et toutes radicales.

Les bestiaux ne touchent jamais à ses feuilles, qui sont presque autant que sa racine un violent poison. Cependant, lorsqu'elles ont été séchées avec le fourrage, les bestiaux les mangent sans répugnance. Ses racines ou ses bulbes fraîches ont une odeur désagréable, nauséabonde; elles contiennent un suc laiteux, d'une saveur âcre, brûlante et très vénéneuse. Prises à l'intérieur, elles produisent des angoisses, des défaillances, de violents vomissements, des sueurs froides et la mort, si les remèdes ne sont pas donnés à temps. Il faut dans ce cas exciter les vomissements par les moyens mécaniques, et faire prendre avec abondance des boissons acidulées avec le vinaigre ou le suc de citron.

Quelque malfaisante que soit cette racine, on s'en sert quelquefois en médecine dans les

hydropisies et l'asthme humide. Ses bulbes, râpées et soumises à plusieurs lavages, fournissent une fécule saine et nourrissante.

Les fleurs ne sont pas moins dangereuses que les racines et les feuilles fraîches. Garidel a vu mourir un homme après avoir éprouvé de violentes tranchées, pour en avoir mangé trois ou quatre.

Cette plante est nuisible aux prairies, d'autant plus qu'elle se multiplie quelquefois avec une extrême abondance; de sorte qu'on doit l'extirper, autant que cela est possible. Le meilleur moyen, c'est de l'arracher en automne, lorsqu'elle est en fleur. On soulève un cube environ de terre avec une bêche, on enlève la bulbe, et l'on remet la terre dans le même trou; de sorte qu'au printemps suivant il n'y paraît pas; quelquefois elle est si abondante, qu'il serait avantageux de bêcher toute la prairie, afin de ne pas laisser de bulbes, d'y cultiver ensuite de l'avoine, des plantes sarclées, comme la pomme de terre, la betterave, des fèves, et de ne semer du foin qu'à la quatrième année. Cette plante est cultivée dans les jardins d'agrément; aussi on en compte de plusieurs variétés différentes par la couleur des fleurs et la grandeur des feuilles.

CONISE, CONYZA. Genre de plantes de la classe des Composées et de la Syngénésie superflue de Linné. On en connaît une espèce dans nos environs; les autres, en grand nombre, se trouvent dans les pays étrangers. La C. commune, *C. squarrosa*, Lin., a une tige dressée, rameuse, un peu rude au toucher. Ses feuilles sont ovales-oblongues, entières ou presque entières : les supérieures sessiles, les inférieures pétiolées et dentées. Les fleurs sont en corymbes terminaux de couleur jaune; leur involucre ou calice commun est pubescent, à écailles ou folioles imbriquées, réfléchies; les fleurettes sont situées sur un réceptacle nu, et munies d'aigrettes simples, plus courtes que la fleur. On trouve cette plante dans les champs incultes, où elle est quelquefois en très grande abondance. Elle se fait remarquer par son odeur forte. Les bestiaux n'y touchent pas. Elle est bisannuelle. Comme elle surcharge et épuise le terrain inutilement, il faut avoir soin de la faire arracher avant que ses graines soient mûres, et la mettre sur les tas de fumier, dont elle augmentera la quantité. Dans les pays où le bois est rare, elle pourra servir à chauffer les fours.

CONSOUDE, SYMPHYTUM. Genre de plantes de la famille des Borraginées et de la Pentandrie-Monogynie de Linné, qui renferme un petit nombre d'espèces, dont une est souvent employée en médecine : c'est la grande consoude, *S. officinale*, Lin., vulgairement l'*oreille d'âne*, l'*herbe au charpentier*. Elle a une racine charnue, cylindrique, noirâtre en dehors, blanche en dedans, vivace. La tige est droite, haute presque d'un mètre, hérissée de poils, comme toute la plante. Ses feuilles sont lancéolées, rudes au toucher, rétrécies en pétiole et un peu décurrentes. Les fleurs sont blanchâtres, rougeâtres, et quelquefois un peu jaunes; elles sont disposées à l'extrémité de la tige et des rameaux en grappes courtes, bifides, un peu roulées avant leur parfait développement; leur calice est à cinq divisions; la corolle est monopétale, tubuleuse, un peu évasée en cloche, ayant l'entrée du tube fermée par cinq rayons subulés et conniventes en forme de cône; les étamines, au nombre de cinq, ont des anthères oblongues.

En médecine, on fait usage de sa racine, qui est émolliente, adoucissante et légèrement astringente. On en compose aussi un sirop. Cette plante croît souvent en abondance dans les prés humides et sur les bords des ruisseaux, où elle fleurit pendant une partie de l'été. Tant qu'elle est jeune, quelques bestiaux la mangent; ils n'en veulent pas lorsqu'elle est en fleur. Mais elle se multiplie avec tant d'abondance dans certaines prairies, que les cultivateurs doivent s'occuper de la détruire; elle nuit à la production des bonnes herbes et diminue beaucoup la valeur des fourrages où elle se trouve. Il faut couper soigneusement sa racine entre deux terres avec une pioche, parce que ce qui pourra rester ne poussera plus.

COQUERET, Physalis. Genre de la famille des Solanées et de la Pentandrie-Monogynie de Lin., dont une espèce croît naturellement en France, c'est le C. Alkekenge, *P. Alkekengi*, Lin., vulgairement *la Coquerelle*. Ses racines sont grêles, rampantes, vivaces, d'un blanc jaunâtre. Ses tiges, hautes d'environ 4 ou 5 décimètres, sont herbacées, simples ou peu rameuses; elles portent des feuilles alternes, géminées, ovales, légèrement pubescentes et pétiolées. Les fleurs sont jaunâtres ou blanchâtres, solitaires, et situées aux aisselles des feuilles supérieures. Leur calice est persistant, à cinq divisions; ils se renflent considérablement après la floraison, prennent une belle couleur rouge, pareille à celle des baies qu'ils renferment. La corolle est en roue, à tube court, à limbe divisé en cinq; les anthères sont oblongues, conniventes; l'ovaire est libre; il se change en une baie globuleuse, à deux loges polyspermes, renfermée dans le calice, renflé et devenu vésiculeux.

Les bestiaux ne touchent pas à ses feuilles, qui ont une odeur nauséabonde. Dans quelques pays, on croit que ses fruits sont malfaisants; c'est une erreur, car on les ordonne en médecine dans l'hydropisie, la gravelle et la goutte. Dans d'autres pays même on mange ses fruits comme légèrement acides et rafraîchissants.

Quoique cette plante n'offre rien de vénéneux, il est bon d'en débarrasser les terrains cultivés et les vignes, où elle croît naturellement.

CORNIFLE, Ceratophyllum. Genre de plantes de la famille des Naïades et de la Monœcie-Polyandrie de Linné. Il contient un très petit nombre d'espèces qui habitent les mares et les rivières dont le courant est peu rapide. La plus commune, nommée *hydre cornu*, est la C. nageante ou rude, *C. demersum*, Lin. Sa tige est rameuse, filiforme, longue quelquefois d'un mètre et plus. Ses feuilles sont disposées en verticilles de six à huit, dichotomes; chaque dichotomie a 3 ou 4 laciniures, toutes capillaires, sétacées, finement dentées. Les fleurs sont axillaires, solitaires, petites; les mâles ont un calice à huit ou dix divisions; ils n'ont pas de corolle; le nombre des étamines est de 16 à 20. Les fleurs femelles ont un stigmate oblique, un style filiforme, une noix monosperme. L'autre espèce de nos étangs est la C. douce, parce que ses feuilles et son fruit sont dépourvus d'épines. Elle ressemble, au reste, à la précédente.

Ces deux plantes se multiplient avec une si grande abondance dans les étangs, les mares et les eaux dormantes, qu'il devient avantageux aux cultivateurs de les faire enlever avec des râteaux à dents de fer ou par tout autre moyen pour augmenter la masse de leurs fumiers. On peut aussi les stratifier avec de la terre, et on en obtiendra un très bon terreau; c'est vers le milieu de l'été qu'on doit faire cette opération, au moment où elles sont en fleur.

CUSCUTE, Cuscuta. Genre de plantes voisin de la famille des Liserons et de la Tétrandrie-Dygynie de Linné, qui renferme deux espèces: la plus commune est la grande Cuscute, *C. epithimum*, Lin., vulgairement la *Teigne*, l'*Angure de lin*, la *Barbe de moine*. Elle a une racine annuelle qui croît et se forme dans la terre; elle donne naissance à plusieurs tiges filiformes, jaunes ou rougeâtres, dépourvues de feuilles; elles sont munies de petits suçoirs qui leur servent à s'attacher sur les plantes placées dans leur voisinage, et d'où elles tirent tous les sucs dont elles ont besoin, car la racine se dessèche bientôt et meurt. Les fleurs sont petites, blanches ou rosées, et disposées en plusieurs paquets petits et sessiles; leur calice est à quatre ou cinq divisions; la corolle est presque globuleuse, à quatre ou cinq lobes; les étamines sont au nombre de quatre à cinq; l'ovaire est surmonté de deux styles courts et de deux stigmates. Le fruit est une capsule à deux loges; chaque loge a deux graines. L'autre espèce de Cuscute, *C. europea*, vulgairement *Cheveux de Vénus*, *tignasse*, *teigne*, ne diffère de la précédente que par ses fleurs, qui sont un peu plus grandes et munies d'un court pédoncule.

Ces deux plantes sont souvent funestes à l'a-

griculture, et surtout aux champs de luzerne : car elles détruisent presque autant qu'un incendie les places où elles s'établissent. Aussi on a proposé un grand nombre de recettes pour les extirper complétement. La meilleure est celle d'arracher toutes les plantes sur lesquelles la C. s'est établie avant sa floraison, de transporter au loin toutes ces plantes, et de les brûler. On a remarqué que cette opération même ne suffit pas toujours, parce que les graines qui étaient restées dans la terre, ayant conservé leurs facultés germinatives, lèvent l'année suivante, et la Cuscute continue ses ravages souvent sur une étendue d'un arpent et plus. Il vaut mieux encore labourer la terre où elle était, et y planter quelques plantes sarclées, comme des pommes de terre. On a vu même au bout de quelques années lever des cuscutes là où il y en avait autrefois; mais on en vient cependant à bout en remuant souvent la terre, ou même en y mêlant un peu de chaux vive. Les cultivateurs seront dédommagés de ces sacrifices momentanés en étant délivrés pour toujours d'une plante funeste à leurs récoltes.

On a proposé nouvellement un procédé qui détruisait aussi la C., c'est de répandre de la suie sur les plantes qu'elle a infestées. On donne ce procédé comme infaillible. Un agriculteur des environs de Paris, M. Dailly, qui cultive beaucoup de luzerne, assure qu'il n'a jamais de cuscute dans ses luzernières, parce qu'il a soin de bien éventer ses graines de luzerne avant de les semer.

DATURA. Genre de la famille des Solanées et de la Pentandrie-Monogynie de Linné, qui comprend un grand nombre de plantes vénéneuses pour les animaux comme pour les hommes. La plupart sont étrangères à la France. Une seule, la D. stramoine, *D. stramonium*, Lin., vulgairement *la pomme épineuse*, *l'endormie*, *l'herbe à la taupe*, *l'herbe aux sorciers*, *l'herbe du diable*, doit nous occuper, car elle a donné lieu à beaucoup d'accidents, et elle s'empare d'un terrain qu'on pourrait mieux employer. Lorsqu'elle s'est emparée d'un champ, elle s'y multiplie avec profusion. Sa racine est grosse, blanchâtre, annuelle; sa tige, haute d'environ 1 mètre, est divisée en rameaux dichotomes, munis de feuilles grandes, ovales, anguleuses. Les fleurs sont grandes, blanches; leur calice est tubuleux, plus court que la corolle, à cinq dents; la corolle est en entonnoir, à cinq étamines; le fruit est une capsule à quatre loges, contenant beaucoup de graines et munie à l'extérieur de pointes ou épines assez semblables à celles du marronnier d'Inde. Toutes les parties de cette plante, originaire de l'Amérique et naturalisée dans presque toute l'Europe, ont une odeur forte et presque repoussante. Prises à l'intérieur, elles occasionnent de grands ravages dans l'organisation, le délire, la cardialgie, une soif ardente, un état comateux, etc. Le premier remède à employer contre cette sorte d'empoisonnement, c'est de provoquer le vomissement par l'émétique et donner ensuite des boissons acidulées avec le vinaigre, le suc de citron et autres acides végétaux. Brugman assure même que ses effluves ou émanations sont très dangereuses.

DAUPHINELLE, Delphinium. Genre de la famille des Renonculacées et de la Polyandrie-Trygynie de Linné, qui renferme quelques espèces assez communes en France, et au nombre de 53 dans le prodrome de Decandolle. Les fleurs ont un calice coloré composé de cinq parties de forme inégale, et dont la supérieure se termine en éperon. La corolle est de deux à quatre pétales irréguliers. Les étamines sont de quinze à vingt. Les ovaires se changent en capsules contenant plusieurs graines.

La D. des blés, *D. consolida*, vulgairement le *pied d'alouette*, a une racine fibreuse, brune, annuelle; la tige est droite, haute d'environ 6 décimètres, à rameaux étalés; les feuilles sont partagées en trois folioles incisées profondément. Les fleurs sont bleues, quelquefois blanches ou rougeâtres et portés sur de longs pédoncules, il leur succède une capsule à plusieurs graines. Cette plante est commune dans nos blés, auxquels elle nuit quelquefois par son abondance. Ses graines mêlées au froment ne

peuvent être que nuisibles, car elles sont d'une famille fort suspecte, leur organisation se rapprochant beaucoup de celle des aconits : c'est l'opinion de Linné et de Boerhaave.

La D. staphisaigre, *D. staphisagria*, Lin., vulgairement *l'herbe aux poux*, *l'herbe à la pituite*, a une racine pivotante, annuelle. Sa tige est droite, haute de 7 à 8 décimètres, munie de feuilles palmées, partagées en cinq à sept lobes. Ses fleurs bleues ou rougeâtres sont disposées en grappes au sommet de la tige. Il leur succède un fruit composé de trois capsules contenant plusieurs graines. Elle croît naturellement dans nos provinces méridionales.

Ces deux plantes sont au moins suspectes. La deuxième était employée autrefois comme un puissant vomitif. Orfila s'est assuré, par des expériences directes, que ses graines sont un véritable poison lorsqu'elles ont été introduites dans l'estomac des animaux. Brugman avait déjà fait cette expérience. La première a les mêmes qualités délétères à un moindre degré. Néanmoins les moutons et les chèvres mangent impunément la tige et les feuilles, les autres bestiaux n'y touchent pas. On peut réussir à la détruire par un sarclage fait avec soin et répété pendant quelques années.

DOMPTE-VENIN, Asclepias. Genre de la famille des Apocynées et de la Pentandrie-Digynie de Linné, très nombreux en espèces. Une seule croît naturellement en France et dans nos environs, c'est le D.-V., *A. vincetoxicum*, Lin. Sa racine est noueuse, blanchâtre, vivace, fibreuse. Sa tige, haute de 4 ou 5 décimètres, est munie de feuilles ovales, en cœur ou lancéolées, presque glabres, entières; les fleurs sont blanches, petites, en forme d'ombelles, situées à côté de l'aisselle des feuilles; elles ont un calice persistant, à cinq divisions, la corolle est à cinq divisions alternes et cinq petits cornets; les étamines sont au nombre de cinq; le fruit se compose de deux follicules oblongs contenant des graines aigrettées. Cette plante croît dans les bois secs et sablonneux et dans les terres en jachère. Elle fleurit en mai et juin. La racine est amère et âcre, comme toute la plante; les bestiaux n'y touchent pas. Elle entrait autrefois dans la composition de quelques médicaments, mais elle est actuellement peu usitée. On doit l'arracher avec soin et l'empêcher de se multiplier.

EUPATOIRE, Eupatorium, Lin. Genre de la classe des Composées et de la Syngénésie-Polygamie égale de Linné. Il renferme un grand nombre d'espèces qui presque toutes croissent hors de l'Europe. Celle qui doit nous occuper, c'est l'E. d'Avicenne, *E. cannabinum* Lin., assez commune dans les lieux humides. Elle a une racine horizontale, vivace, garnie de fibres blanchâtres. Sa tige est haute d'environ 1 mètre, velue, rameuse au sommet; ses feuilles sont opposées, sessiles, composées de trois folioles lancéolées, dentées; ses fleurs sont rougeâtres, réunies en corymbes serrés au sommet des rameaux; leur involucre est composé d'un petit nombre de folioles et renferme quatre ou cinq petites fleurettes hermaphrodites; les graines insérées sur un réceptacle nu et couronnées d'une aigrette composée de poils capillaires. Elle fleurit en août et septembre. Ses racines, comme toutes ses autres parties, ont une saveur amère, aromatique et piquante. On les a autrefois employées en médecine, mais actuellement elles sont tombées en désuétude.

A l'exception des chèvres, tous les bestiaux refusent de manger cette plante. Comme elle est excessivement abondante, là où on la trouve il faut la couper lorsqu'elle est entièrement développée et qu'elle commence à fleurir, pour en faire du fumier ou pour chauffer le four. Quelques terres marécageuses, et sans aucune utilité pour le propriétaire, pourraient être plantées en Eupatoire et produiraient une grande quantité de bonne litière.

EUPHORBE, Euphorbia. Genre de plantes de la famille des Euphorbiacées et de la Dodécandrie-Trigynie de Linné, qui contient un très grand nombre d'espèces d'Europe et des autres parties du monde. Elles ont presque toutes des

fleurs peu remarquables; leur tige laisse suinter un suc laiteux quand on les blesse. Elles sont presque toutes vénéneuses pour les hommes comme pour les animaux : on leur donne souvent le nom de tithymales. Les fleurs se composent d'un calice à quatre ou cinq divisions. La corolle est à quatre ou cinq pétales arrondis, douze à 15 étamines: un ovaire arrondi qui se change en une capsule à trois coques monospermes.

L'E. réveille-matin, *E. helioscopia*, Lin. Vulgairement le réveille-matin, a une tige annuelle, rameuse à son sommet, haute de 2 ou 3 décim. Ses feuilles sont presque sessiles, cunéiformes, finement dentées sur leurs bords. Les fleurs forment de petites ombelles trifides, puis dichotomes; les pétales, au nombre de 4, sont entiers. Cette plante est commune dans les lieux cultivés.

L'E. cyprès, *E. cyparissias*, Lin. Sa racine est fibreuse, vivace. Sa tige, haute de 2 ou 3 décimètres, munie à son sommet de rameaux, simple à sa base. Ses feuilles sont linéaires, étroites, rapprochées. Elle a des fleurs jaunâtres à pétales échancrés en croissant, portées sur des pedoncules et disposées en ombelles. Cette plante est commune aux environs de Paris, surtout dans les mauvais terrains; elle fleurit en mai et juin.

L'E. épurge, *E. lathyris*, Lin. Elle a une tige droite, haute d'environ 1 mètre, grosse et de couleur glauque Ses feuilles sont opposées, disposées sur quatre rangs, lancéolées, larges, entières; les fleurs sont en ombelles quadrifides; les pétales sont en croissant; la capsule est glabre, très grosse. On trouve cette plante dans les terres cultivées. Elle fleurit en mai. Elle est bisannuelle.

L'E. des vignes, *E. peplus*, Lin. Sa tige, haute de 4 décimètres, est rameuse. Ses feuilles sont éparses, en ovale renversé, obtuses, arrondies et terminées en pétioles; les fleurs sont portées sur des pédoncules trifides disposés en ombelles. Elle est commune et en très grande abondance dans les terres en jachères. Linné assure que les chevaux l'aiment beaucoup; les autres bestiaux n'y touchent pas.

L'E. des champs, *E. platiphyllos*, Lin. Elle a une tige rameuse à son sommet, simple à sa base, haute d'environ 5 décimètres. Ses feuilles sont lancéolées, dentieulées, un peu pubescentes; les folioles des involucres ovales-arrondies, échancrées en cœur. Les fleurs sont en ombelles, à cinq pédoncules; les pétales sont entiers; les capsules sont couvertes de verrues. On trouve cette plante dans les terres cultivées. Elle est annuelle. L'E. des bois, celle à fleurs pourpres, celle des marais et quelques autres communes en France, sont des plantes qu'il faut détruire avec soin, parce qu'elles sont nuisibles par leur âcreté, et qu'elles occupent un terrain où pourraient croître des plantes utiles. On doit les arracher avant que leurs graines soient mûres. Suivant Pvibn, l'E. ésule étourdit les poissons, et l'*E. hiberna* les empoisonne.

HÉLIOTROPE. Plante de la famille des Borraginées, dont une espèce est assez commune en France, surtout dans les terrains sablonneux. Sa racine est pivotante. Sa tige, haute de 4 ou 5 décimètres, porte des feuilles alternes, pétiolées, ovales, obtuses, un peu ridées, entières; les fleurs forment un épi courbé, en spirale au sommet, et placées du même côté; elles sont blanches et tournées du côté du soleil. On les voit depuis la moitié de l'été jusqu'en automne.

Ses feuilles sont amères, les bestiaux n'y touchent pas, et, comme cette plante couvre souvent une assez grande étendue de terrain, il serait avantageux de l'arracher lorsqu'elle est en fleur, et de la mettre en tas pour augmenter la masse des fumiers formée de toutes les herbes inutiles. Elle est annuelle et porte vulgairement le nom d'*herbe aux verrues*.

HELLÉBORE. Genre de la famille des Renonculacées, qui croît naturellement aux environs de Paris, dans les allées des bois; les autres se trouvent sur les Alpes et les montagnes de l'Auvergne et des Pyrénées.

L'H. fétide, le pied de griffon, a une racine charnue, une tige haute d'un demi-mètre, épaisse, rameuse à son sommet; ses feuilles al-

ternes, à sept ou neuf digitations, dentées, coriaces, d'un vert foncé; ses fleurs sont vertes, rougeâtres sur leurs bords, et disposées en corymbe penché. Cette plante est vivace, elle fleurit en février et mars. Quand on froisse ses feuilles ou ses fleurs, elles exhalent une odeur fétide. Les bestiaux ne touchent pas cette plante, qui a dans toutes ses parties un suc âcre et violemment purgatif, comme toutes ses congénères. On lui donne le nom d'*H. noir*, qui appartient au Veratre. *Voyez* ce mot et celui d'Herbe de Saint-Antoine qui appartient plutôt à *l'Epilobe à épi*.

JONC. Juncus. Genre de la famille des Joncinées et de l'Hexandrie-Monogynie de Linné, qui renferme un très grand nombre d'espèces qui se trouvent dans nos prairies naturelles, nos marais, sur le bord des eaux et sur les pelouses de nos bois. Quelques unes sont utiles en horticulture, mais la plupart nuisent à la bonté de nos fourrages.

Tiges nues.

Le J. aggloméré, *J. conglomeratus*, Lin., ainsi nommé parce que ses fleurs sont réunies en têtes, a une tige haute d'environ 1 mètre, dépourvue de feuilles, lisse, cylindrique. Les feuilles qui partent de la racine sont aussi longues que la tige. Les fleurs ont un calice à cinq divisions étroites, aiguës, plus longues que la capsule, qui est brune, luisante. La tige se prolonge au dessus des fleurs et paraît n'être qu'une longue bractée. Cette plante fleurit en juin et juillet. On la trouve très communément dans les fossés humides.

Le J. épars, *J. effusus*, Lin., ressemble beaucoup au précédent par sa tige dépourvue de feuilles; mais ses fleurs, au lieu d'être réunies en peloton, forment plusieurs panicules lâches, pendantes; elles sont moitié plus petites, verdâtres, et la capsule moins globuleuse. Ce jonc fleurit en mai. Il est très commun dans les fossés marécageux des bois et des chemins.

Le J. filiforme, *J. filiformis*, Lin., a une tige haute de 4 à 5 décimètres, droite, de couleur glauque comme les feuilles. Ses fleurs sont en panicule latérale, portées sur des pédoncules filiformes et munies de deux bractées dont une longue et filiforme. Fleurs d'un vert pâle; elles paraissent en juin et juillet.

Tiges munies de feuilles.

Le J. bulbeux, *J. bulbosus*, Lin. Sa racine n'est pas un bulbe, mais elle est épaisse; ses tiges sont droites, hautes de 4 à 5 décimètres. Ses feuilles sont étroites, les supérieures plus longues que la tige. Les fleurs forment une panicule terminale; elles sont entourées de bractées foliacées; le calice est scarieux; il contient les capsules, qui sont obtuses, allongées. Il fleurit en été dans les fossés et les chemins.

On trouve encore un assez grand nombre de joncs aux environs de Paris. Les bestiaux les mangent assez volontiers quand ils sont jeunes, mais à mesure que la tige se développe et se durcit ils n'y touchent plus, et si on les coupe avec le fourrage, ils le rendent fort inférieur à à celui qui n'en contient pas.

La seconde espèce, le J. épars, est celui auquel on donne le plus souvent le nom de jonc. Il est fort utile aux jardiniers, car il leur sert à palisser les arbres, à lier certaines plantes aux baguettes qui soutiennent les fleurs, tellement que beaucoup de jardiniers le cultivent, surtout lorsqu'ils ont une partie fraîche dans leurs jardins.

Quant aux prairies où il trace facilement et s'empare d'une grande étendue de terrain, il faut s'occuper de le détruire. On y parviendra en le brûlant sur place, s'il est en très grande quantité; mais lorsqu'il n'est pas abondant, et qu'on n'en trouve que quelques pieds épars, on pourra les arracher à la pioche. Il faut surtout ne pas laisser les racines, car elles sont vivaces et reproduiraient l'année suivante un plus grand nombre de pieds, qui traceraient et augmenteraient le mal au lieu de l'extirper.

JUSQUIAME. Hyoscyamus. Genre de la famille des Solanées et de la Pentandrie-Monogynie de Linné, qui renferme plusieurs espèces dont deux croissent naturelllement en France.

La J. noire, *H. niger*, Lin., vulgairement nommée *Hannebane*, *potelée*, est une plante annuelle, couverte d'un abondant duvet. Sa racine est épaisse et produit une tige haute de 7 à 8 décimètres. Ses feuilles sont ovales, découpées sur leurs bords, d'un vert pâle, les supérieures sessiles, amplexicaules; les inférieures rétrécies en pétiole à leur base, étalées sur la terre. Les fleurs sont d'un jaune pâle, marquées de lignes pourpres, sessiles aux aisselles des feuilles supérieures; il leur succède une capsule qui contient une grande quantité de graines.

Toutes les parties de cette plante étant fraîches ont une odeur vireuse, nauséabonde; aussi tous les bestiaux la repoussent. Quelques médecins s'en servent néanmoins dans le traitement de certaines maladies chroniques, mais elle doit être administrée par des mains habiles. Les cultivateurs doivent l'extirper et la faire jeter sur les fumiers, et non la faire servir de litière comme d'autres plantes inutiles, car celle-ci pourrait bien donner lieu à de graves accidents.

La J. blanche, *H. albus*, Lin., est peu rameuse. Sa tige, haute de 4 ou 5 décimètres, est feuillée dans toute sa longueur et très velue; ses feuilles sont ovales, alternes, pétiolées; ses fleurs sont blanchâtres, sessiles aux aisselles des feuilles supérieures.

Cette plante est presque aussi dangereuse que l'autre, de sorte qu'il est convenable de la détruire partout où on la trouve.

LAICHE. Carex. Genre de plantes de la famille des Cypéracées et de la Monœcie-Triandrie de Linné, qui comprend un très grand nombre d'espèces, dont plusieurs sont très communes aux environs de Paris. Les fleurs mâles, séparées des fleurs femelles et sur le même pied, sont situées au dessus ou en épis particuliers. L'écaille qui les entoure est unique. Les fleurs femelles sont en épis, une seule glume les accompagne; le calice est d'une seule pièce, ventru, bidenté au sommet. La graine est comprimée ou trigone.

Epi dioïque, unique.

La L. dioïque, *C. dioica*, Lin., a une racine rampante, une tige droite, haute de 2 ou 3 décimètres, glabre, triangulaire; les feuilles sont également triangulaires et rudes sur leurs bords. Les fleurs mâles sont sur des pieds séparés, en épi linéaire, à étamines longues; les fleurs femelles en épi oblong. La capsule est rougeâtre. Fleurit en mai et juin dans les terrains tourbeux. Au premier printemps les bestiaux mangent cette plante.

Epillets androgins, épi unique.

La L. pulicaire, *C. pulicaria*, Lin., a une tige haute d'environ 2 décimètres, fine, striée. Ses feuilles sont capillaires, un peu roides; épi unique; huit ou dix fleurs femelles au dessous de quelques fleurs mâles, capsules triangulaires. Fleurit en juin dans les bois et terrains tourbeux.

Epillets rapprochés.

La L. souchet, *C. cyperoides*, Lin., a une racine blanchâtre, une tige triangulaire, feuillée, articulée. Ses feuilles sont lisses, planes, un peu rudes sur les bords, avec une gaine fendue comme celle des Graminées; épillets réunis en tête arrondie, bractées foliacées, capsules pédicellées, écailles sétacées. Fleurit en mai dans les sables humides.

La L. des sables, *C. arenaria*, Lin., vulgairement Salsepareille d'Allemagne. Ses racines sont grosses, noueuses, rampantes; le chaume est triangulaire, à angles aigus, haut de 4 décimètres environ; feuilles longues, creusées en gouttière; les épillets, au nombre de six à huit, sont alternes, gros, ramassés; les capsules sont denticulées, bifides à leur extrémité. Fleurit en mai et juin. On la trouve dans les sables.

On assure qu'en Allemagne on fait usage de la racine de ce Carex comme d'un bon sudori-

fique, capable de remplacer le gaïac et la salsepareille. Cette vertu paraît lui être commune avec les autres laiches.

La L. des renards, *C. vulpina*, Lin., très abondante au bord des eaux, a une tige haute d'environ 7 à 8 décimètres, à trois côtés très aigus. Ses feuilles sont larges, rudes au toucher. Les épillets, au nombre de huit à douze, forment une panicule rameuse, ramassée. Les capsules sont comprimées, coniques, divariquées, à pointe échancrée. Fleurit en avril et mai. Cette plante contribue à élever le sol des marais et empêche l'action destructive des eaux courantes; on peut l'employer avec succès à cet usage. On assure que la base de ses jeunes tiges peut être mangée en salade. Elle contribue à faire une très bonne litière pour les bestiaux. Le fumier qui en provient, et qui se décompose lentement, convient aux terrains argileux.

La L. faux souchet, *C. pseudo-cyperus*, Lin., a une racine fibreuse, une tige à trois angles aigus, feuillée, haute d'environ 7 décimètres; feuilles larges, planes, pointues; un épi mâle, terminal, grêle; trois ou quatre épis femelles tournés du même côté, penchés à la maturité des fruits; capsules aplaties, nombreuses, lancéolées à long bec terminé par deux dents presque sétacées. Elle fleurit en juin et juillet dans les fossés des bois. Elle est vivace comme toutes les espèces de laiches.

On donne vulgairement le nom d'*herbes coupantes* aux laiches, parce que les feuilles sont bordées de petites dents qui les rendent coupantes lorsqu'on les fait glisser dans les mains. On assure que les vaches mangent les laiches, et que les chevaux n'y touchent pas. Le fourrage qu'elles fournissent est dur, peu savoureux, surtout quand il est sec. Les bons agriculteurs ne doivent pas souffrir qu'elles se multiplient dans leurs prairies, et doivent les arracher soit à la pioche, soit à la charrue. On peut en retirer cependant un certain avantage en les employant à fixer les sables mobiles; et en les plaçant sur les bords des rivières, pour se garantir des effets des eaux courantes.

LAMPOURDE. Xanthium. Genre voisin de la famille des Corymbifères ou des Urticées et de la Monœcie-Tétrandrie de Lin., qui comprend un petit nombre d'espèces, dont deux croissent dans une grande partie de la France.

La L. épineuse, *X. spinosum*, est une plante haute de 4 ou 5 décimètres environ, glabre, munie d'épines trifides, jaunes. Ses feuilles sont lancéolées, à deux ou trois lobes, blanches en dessous. Les fleurs sont axillaires; les mâles réunies dans un calice commun; les fleurs femelles solitaires; il leur succède un drupe osseux. Cette plante fleurit en juillet et août. Elle est annuelle.

La L. commune, *X. strumarium*, a une tige haute de 6 à 7 décimètres, non épineuse, pubescente. Ses feuilles sont alternes, en cœur, un peu velues, lobées. Les fleurs sont sessiles; il leur succède des drupes velus, munis d'aiguillons recourbés au sommet, terminés par deux cornes. Elle fleurit en juin et juillet; elle est annuelle.

Ces deux plantes ont des fruits fort incommodes pour les passants, car ils s'accrochent aux vêtements avec la plus grande facilité. La deuxième surtout, que l'on nomme vulgairement le *petit glouteron*, doit être extirpée avec le plus grand soin par les propriétaires de troupeaux de moutons : car sa graine, introduite dans la toison d'un mouton, ne peut en être extraite qu'avec beaucoup de peine. Les crins du cheval se trouvent souvent dans le même cas. Il faut avoir soin de l'arracher avant qu'elle soit en fleur, et l'employer à faire du fumier ou la brûler pour en obtenir de la potasse.

LISERON. Convolvulus. Genre de plante de la famille des Convolvulacées et de la Pentandrie-Monogynie de Linné, qui comprend un très grand nombre d'espèces, dont plusieurs croissent naturellement en France. L'une d'elles, le L. des champs, *C. arvensis*, Lin., produit un effet pittoresque par l'élégance de sa tige et par ses jolies fleurs roses ou rosées, quelquefois

blanches. Mais, dans les terres cultivées, elle devient très incommode par son abondance, et surtout en grimpant autour des plantes cultivées, et souvent étouffant les semis tardifs. Sa tige a 7 à 8 décimètres de longueur; elle est menue et munie de quelques poils. Ses feuilles sont alternes, étroites, pétiolées, ovales et en fer de flèche à la base. Les fleurs sont portées sur des pédoncules plus longs que les feuilles; ils ont deux petites bractées vers le milieu. Lorsque cette plante est incommode par son abondance dans les terres cultivées, il faut admettre un système d'assolement qui tourmente ses racines et les empêche de se développer. Plusieurs auteurs assurent que les porcs sont avides de ses racines, et qu'on peut s'aider de leur appétit pour la détruire. Les brebis n'y touchent pas.

LYCHNIDE LACINIÉE. LYCHNIS FLOS CUCULI. L. sauvage, *L. sylvestris*, Decand. (Voy. *Agrostème*.)

LYCOPE. LYCOPUS. Genre de la famille des Labiées et de la Diandrie-Monogynie de Linné, qui comprend peu d'espèces, dont une seule est connue sous le nom vulgaire de *Pied de loup*, de *Marrube aquatique*; c'est le L. d'Europe, *L. europeus*, Lin. Sa tige, haute de 7 à 8 décimètres, est droite, fistuleuse; ses feuilles sont opposées, ovales, pinnatifides à la base, et seulement dentées au sommet; ses fleurs sont blanches, en verticilles serrés à la base des feuilles; leur calice est à cinq lobes terminés par une pointe aiguë. On trouve cette plante dans les terrains humides. Les bestiaux, à l'exception des chèvres, n'y touchent pas. Comme elle est quelquefois très abondante dans des terrains qui pourraient nourrir de très bonnes plantes, il faut la faire arracher pour en chauffer le four lorsqu'elle est sèche. Cette plante est vivace.

LYSIMACHIE. LYSIMACHIA, Lin. Genre de la famille des Primulacées et de la Pentandrie-Monogynie de Linné, qui renferme un assez grand nombre de plantes. Elles ont un calice fendu en cinq, une corolle en roue à cinq lobes, cinq étamines, un ovaire libre qui se change en une capsule s'ouvrant par son sommet en cinq à dix valves.

La L. commune, *L. vulgaris*, Lin., nommée aussi *Corneille*, *Chassebosse*, *Percebosse*, a une racine rougeâtre, rampante, vivace; sa tige est droite, pubescente, rameuse au sommet et haute d'environ 1 mètre; ses feuilles sont lancéolées, souvent ternées ou quatre à quatre; ses fleurs forment une panicule jaune. On la trouve dans les prés humides, au bord des pièces d'eau, où elle fleurit en juin et juillet.

La L. nummulaire, *L. nummularia*, Linné, vulgairement l'*herbe aux écus*, la *monnoyère*, l'*herbe à cent maux*, l'*herbe qui tue les moutons*. Sa racine est fibreuse, vivace; il en sort plusieurs tiges longues d'environ 4 décimètres, rampantes sur la terre, munies de feuilles opposées, arrondies ou ovales, portées par de courts pétioles. Ses fleurs sont jaunes, grandes, solitaires, axillaires, portées sur de longs pédoncules. On la trouve dans les prés humides. Elle fleurit en juin.

Ces deux plantes se multiplient quelquefois avec une excessive abondance dans certaines prairies un peu humides, et, comme les bestiaux s'en soucient fort peu, il faut les détruire et les jeter sur le fumier : car elles occupent des places qui seraient beaucoup plus utiles si on y semait des légumineuses ou des graminées. On peut aussi en faire de la litière. On leur attribuait autrefois quelques vertus médicinales; mais actuellement elles ne sont plus d'aucun usage.

MARGUERITE. Genre de plantes nommé *chrysantème* par les botanistes, qui comprend plusieurs espèces, dont deux sont assez communes dans nos prairies et dans nos terres cultivées; il fait partie de la famille des Corymbifères et de la Syngénésie superflue de Linné. La grande Marguerite, *Chrysanthemum leucanthemum*, Lin., est une plante haute de 7 à 8 décimètres.

Sa tige, un peu velue du bas, est anguleuse; ses feuilles inférieures sont en spatule, en ovale-renversé, crenelées; les supérieures sont étroites, amplexicaules et dentées. Les fleurs sont terminales, grandes, d'un beau blanc extérieurement, jaunes au centre; leur involucre est formé d'écailles imbriquées, noirâtres au sommet. Les graines, placées sur un réceptacle nu, sont oblongues, glabres et cannelées. Cette plante, très commune dans les prés, est vivace; quoique d'un bel ornement pour nos prairies, elle doit pourtant en être exclue, lorsqu'elle s'y multiplie en trop grande quantité, parce que sa tige durcit et ne fournit pas un bon fourrage. Le meilleur moyen de la détruire, c'est de labourer le terrain et d'y semer des céréales. Quand on ne voudra pas labourer le terrain, il faudra couper chaque pied avec une houlette, ou mieux encore l'arracher, car sa racine est vivace.

La M. des blés, *C. segetum*, Lin., vulgairement la M. dorée, a un tige droite, rameuse, haute de 8 à 9 décimètres; ses feuilles sont glauques, embrassantes, dentées; les inférieures sont presque pinnatifides. Les fleurs sont jaunes, solitaires à l'extrémité des rameaux; leur involucre est glabre. Les graines sont cannelées. Cette plante croît naturellement dans les moissons, et, quoique généralement elle ne soit pas très abondante, il faut avoir soin de la détruire, parce qu'elle affame les céréales et les gêne dans leur croissance. Elle est annuelle.

Brugman, auteur d'une dissertation latine sur les plantes inutiles ou vénéneuses, croit que cette plante est exotique en Danemarck et dans le Hanovre, où elle s'est naturalisée, et croît au milieu des moissons, comme dans le midi de l'Europe. Elle y fut introduite, dit-il, vers l'an 1737, avec des blés étrangers; de sorte qu'il est difficile actuellement, peut être impossible, de la détruire. Ses graines, en grand nombre, se répandent dans tous les environs, et elles conservent pendant vingt ans leur faculté germinatrice. On a vanté plusieurs procédés pour l'extirper entièrement, mais ils n'ont pas suffi. On croit cependant que la culture des pommes de terre ou des crucifères pourra la faire disparaître.

MARRUBE. Marrubium, Lin. Genre de la famille des Labiées et de la Dydynamie-Gymnospermie de Linné, qui comprend plusieurs espèces, dont une seule est très commune : c'est le M. blanc, *M. vulgare*, Lin. Sa tige est cotonneuse, rameuse inférieurement, haute de 7 à 8 décimètres; ses feuilles sont ovales-arrondies, crenelées, velues, blanchâtres. Ses fleurs, nombreuses et disposées en verticilles, ont un calice à dix dents épineuses, longues, recourbées en crochet. La couleur des fleurs est blanche. Cette plante est vivace.

On l'a souvent employée en médecine dans les catarrhes atoniques, l'asthme humide, la chlorose, les affections hystériques. Elle a une saveur amère et une odeur éthérée. On la trouve très communément et souvent en grande abondance sur les berges des fossés, le long des haies; et, comme aucun animal n'y touche, il est avantageux d'en débarrasser le terrain pour en faire de la litière, chauffer le four ou en retirer de la potasse.

MELAMPYRE. Melampyrum, Lin. Genre de la famille des Rhinantacées et de la Didynamie-Angiospermie de Linné, qui renferme quelques espèces assez communes en France. Elles ont un calice à cinq divisions profondes, une corolle monopétale à deux lèvres, dont la supérieure est à bords repliés en dedans; l'inférieure est à trois lobes égaux. Le fruit est une capsule oblique à deux loges monospermes.

La M. des champs, *M. arvense*, Lin., vulgairement *blé de vache*, *rougeole*, *queue de renard*. Sa tige est droite, simple, haute de 4 à 5 décimètres, munie de feuilles linéaires lancéolées, entières, sessiles; celles qui accompagnent les fleurs sont divisées à leur base en lanières sétacées. Les fleurs sont en épi terminal, long, tacheté de jaune; munie de bractées ovales, rouges, pinnatifides; corolle fermée, rouge;

a gorge jaune. Cette plante est annuelle et très commune dans les moissons. Elle fleurit vers le milieu de l'été, et ses premières graines mûres sont tombées avant que les fleurs des branches soient épanouies. Ses graines, de la grosseur du blé, se mêlent avec les grains, et donnent à la farine dans laquelle il en entre une couleur noire, une saveur amère et nuisible à la santé. Tessier a observé que cette graine est dure, se moud très difficilement. Il en résulte que le pain offre souvent des taches rondes plus colorées, c'est-à-dire d'un rouge-brun, allant toujours en diminuant d'intensité du centre à la circonférence, taches qui proviennent de ce que les graines de la plante ne sont pas bien moulues. Il en reste de gros fragments dans la farine : chaque fragment, dans ce cas, est le centre d'une de ces taches. Quelques auteurs ont prétendu cependant que cette graine ne fait pas de mal; mais il suffit qu'elle donne au pain un mauvais goût et une couleur noire pour que les cultivateurs s'occupent de la détruire. Il paraît qu'on ne l'enlève pas facilement par le sarclage, et que la graine conserve long-temps dans la terre sa faculté germinative, comme beaucoup d'autres plantes, de sorte que les labours la ramènent souvent à la surface de la terre. Ce n'est que par un assolement bien entendu qu'on parvient à la détruire, comme l'établissement des prairies artificielles, qu'on remplace par la culture des pommes de terre, des haricots.

On lui a donné le nom de *blé de vache*, parce qu'elles en sont très friandes, et qu'elles préfèrent cette plante à toutes les autres; aussi, dans quelques endroits où la Mélampyre est très abondante, on coupe le blé au dessus pour la laisser à la discrétion des vaches. Le lait des vaches qui en sont nourries est excellent; d'où l'on pourrait conclure qu'il serait utile de la propager pour fourrage; mais il paraît, d'après Tessier, que cette plante ne réussit pas lorsqu'elle est seule.

La M. des prés, *M. pratense*, vulgairement nommée aussi *rougeole*, a une tige droite, rameuse ou simple, haute de 4 ou 5 décimètres. Ses feuilles sont lancéolées, étroites, aiguës; celles qui accompagnent les fleurs sont munies de quelques dents à leur base. Les fleurs sont de couleur blanche et tachées de jaune. La corolle est à deux lèvres à peine ouvertes, assez semblables à la bouche d'un poisson.

Le M. des bois, *M. sylvaticum*, ressemble beaucoup à l'espèce précédente. Ses fleurs sont un peu plus petites; la gorge de la corolle est beaucoup plus ouverte. On la trouve dans les prés. Elle est annuelle comme la précédente.

MENTHE. MENTHA. Genre de la famille des Labiées et de la Didynamie-Gymnospermie de Linné, qui comprend un très grand nombre de plantes très communes en France. Quelques unes sont employées en médecine; mais leur abondance dans les prairies, dans les terrains humides, les rend très incommodes : car elles empêchent la croissance des graminées, si nécessaires à la composition des bons fourrages. Elles sont peu recherchées par les bestiaux. Leur odeur en général est trop forte et repoussante. Cependant ils en mangent quelques unes, mais souvent par l'absence des plantes qu'ils préfèrent. Elles sont toutes vivaces. Leur calice est à cinq dents; leur corolle est à quatre divisions presque égales, la plus large un peu échancrée; les étamines sont au nombre de quatre, dont deux plus courtes.

La M. sauvage, *M. sylvestris*, Lin., a une tige velue, dressée, un peu branchue, haute d'environ 4 ou 5 décimètres; des feuilles ovales-lancéolées, sessiles, dentées en scie et cotonneuses. Les fleurs, disposées en verticilles, forment un ou plusieurs épis terminaux et continus; les étamines sont plus longues que la corolle; les bractées qui accompagnent les fleurs sont longues et étroites. Les fleurs sont rougeâtres, et se montrent en juillet et août dans les prés humides.

La M. à feuilles rondes, *M. rotundifolia*, Lin., vulgairement le *baume sauvage*, a une tige haute de 4 à 5 décimètres, presque simple, pubescente à son sommet; ses feuilles sont ses-

siles, ovales-arrondies, rugueuses, crépues, crenelées, velues; les fleurs, d'un blanc rose, sont plus longues que la corolle dans une variété et plus courte dans l'autre. Elle fleurit en juillet et août dans les terrains frais. Elle est vivace.

La M. aquatique, *M. aquatica*, Lin., a une tige droite, rameuse, haute de 4 à 5 décimètres; ses feuilles sont pétiolées, ovales, dentées en scie, à dents inégales; les fleurs en forme d'épi court, presqu'en tête; calice strié; étamines plus longues que la corolle, qui est rougeâtre. On la trouve assez communément au bord des eaux; elle y fleurit en juillet et août. Elle est vivace. On la nomme vulgairement *menthe rouge*, *baume d'eau*.

La M. des champs, *M. arvensis*, Lin. Sa tige est peu élevée, carrée; ses feuilles sont ovales, obtuses, dentées; ses fleurs, en verticilles, sont nombreuses; leur calice est court, en cloche, velu. Ses fleurs, d'un blanc-rose, se montrent en août et septembre. On la trouve dans les champs un peu humides. Comme plusieurs autres espèces, elle se multiplie quelquefois avec une telle abondance, qu'elle nuit aux récoltes; et, comme elle est vivace, et que sa racine trace, il est fort difficile de la détruire. Il faut alors labourer la terre et y semer des fèves, des pois gris, des vesces, et, avec un peu de patience, on parvient à l'extirper.

La M. pouillot, *M. pulegium*, Lin., vulgairement le *pouillot*. Sa tige s'élève à 4 ou 5 décimètres; elle est arrondie, couchée à la base, grêle, pubescente; ses feuilles sont petites, ovales, souvent entières, obtuses; ses fleurs, de couleur rose, sont nombreuses, en verticilles; le lobe supérieur de la corolle n'est pas fendu; les étamines sont saillantes, hors de la fleur. Cette plante est commune sur le bord des rivières, et vivace. Ses feuilles, appliquées sur la peau, font l'office d'un léger vésicatoire. Suivant Gaujac, lorsque ses feuilles sont mêlées à des fourrages insipides, les bestiaux, qui s'en soucient peu, les mangent avec plaisir.

MERCURIALE. Mercurialis. Genre de la famille des Euphorbiacées et de la Dioécie-Ennéandrie de Linné, qui comprend un petit nombre d'espèces assez communes en France. Les fleurs mâles sont disposées en grappes allongées; leur calice est à trois folioles, et offre huit ou neuf étamines. Les fleurs femelles, placées sur un pied différent, sont également en grappes; leur calice est à quatre ou cinq folioles. Le fruit est une capsule à deux loges; chacune d'elles contient une graine. Les fleurs sont toutes dépourvues de corolles.

La M. vivace, *M. perennis*, Lin., a une tige simple, velue, haute d'environ 4 décimètres; les feuilles, munies d'un court pétiole, sont ovales, dentées, opposées; les fleurs sont portées sur des pédoncules axillaires; les capsules sont velues, et contiennent des graines arrondies. On la trouve dans les bois des environs de Paris, ainsi que dans les haies et tous les lieux ombragés. Cette plante, qui paraît au premier printemps, est repoussée par tous les bestiaux, funeste et enivrante pour les moutons: *ovibus perniciosa*, *stupefaciens*, dit Boehmer. Elle cause des vomissements et même des convulsions aux hommes qui en mangent.

La M. annuelle, *M. annua*, Lin., vulgairement la *foirole*, a une tige droite, rameuse, haute de 4 ou 5 décimètres, quelquefois plus: ses feuilles sont glabres, pétiolées, ovales, dentées; les fleurs sont verdâtres, en grappes, plus ou moins allongées, suivant le sexe. Cette plante se trouve dans toutes les terres cultivées, et quelquefois avec une telle abondance, qu'elle étouffe les autres plantes. Les animaux repoussent la Mercuriale, à l'exception cependant des chèvres, qui en mangent lorsqu'elles n'ont rien de mieux. Il est assez difficile de se débarrasser de cette plante: car, si on l'arrache pour la mêler au fumier, elle y porte ses graines, qui sont bientôt mûres. Il vaut mieux la mettre en tas, et, lorsqu'elle est sèche, la brûler. Dans les champs voisins des villages où elle abonde quelquefois, on la détruit par un alternat de cultures et par les prairies artificielles.

MOLÈNE. VERBASCUM. Genre de la famille des Solanées et de la Pentandrie-Monogynie de Linné, qui comprend un assez grand nombre d'espèces communes en France. Les fleurs, de couleur jaune ou blanche quelquefois, ont un calice à cinq divisions, une corolle en roue, à cinq lobes souvent d'inégale grandeur; cinq étamines à filets barbus ou nus; il leur succède une capsule à deux valves et à deux loges.

La M. officinale, *V. thapsus*, Lin., a une racine pivotante, blanchâtre et garnie de fibres; une tige haute d'environ 1 mètre, droite, ferme, velue, ainsi que ses feuilles, qui sont ovales-pointues, blanchâtres, et couvertes des deux côtés d'un duvet court; les fleurs forment un épi serré et assez long. On trouve cette plante dans toutes sortes de terrains, même dans les plus arides, sur les bords des chemins et des fossés. On lui donne vulgairement le nom de *bouillon blanc*, de *bonhomme*. Elle est bisannuelle. On s'en sert souvent en médecine.

La M. lychnite, *V. lychnitis*, Lin., a des tiges droites, rameuses au sommet, hautes d'environ 1 mètre, velues; ses feuilles sont ovales, obtuses, un peu crenelées, velues en dessus; les fleurs ont des anthères orangées; elles forment des épis rameux. On la trouve à peu près dans les mêmes lieux.

La M. poudreuse, *V. pulverulentum*, Lin., a une tige droite, haute d'environ 1 mètre, couverte de duvet; ses feuilles sont sessiles, en cœur, embrassantes, couvertes de duvet en dessous; les fleurs sont disposées en épis rameux; leur calice est entouré d'un épais duvet; les étamines ont des anthères rouges. On trouve cette plante à Maison-Laffitte, où elle fleurit, ainsi qu'au bois de Boulogne, en juillet et août.

La M. blattaire, *V. blattaria*, Lin., vulgairement l'*herbe aux mites*, parce qu'on lui attribuait la propriété de détruire les mites, a une tige haute de 4 décimètres à 1 mètre; ses feuilles radicales sont incisées, les supérieures ovales-pointues, dentées; les fleurs de couleur jaune ou blanche, en épi souvent très allongé; les filets des étamines sont tous couverts de poils pourpres. On trouve cette plante sur le bord des bois, des haies et des chemins en fleur pendant les mois de juin et de juillet. Elle est bisannuelle. On a observé encore aux environs de Paris plusieurs autres Molènes qui peuvent servir aux mêmes usages, telles que les *V. blattarioïdes, crassifolium, phlomoïdes, nigrum*, etc.

Les bestiaux ne touchent jamais aux Molènes; leurs feuilles exhalent une odeur repoussante et nauséabonde; comme elles couvrent souvent des espaces assez considérables, il est avantageux de les couper pour en débarrasser le terrain, et d'en faire des fagots pour augmenter la masse des fumiers.

MORELLE. SOLANUM. Genre de plantes de la famille des Solanées et de la Pentandrie-Monogynie de Linné, qui renferme un très grand nombre d'espèces, et qu'on trouve dans presque tous les climats. Elles ont des fleurs souvent agréables et propres à l'ornement des jardins. Leur calice est à cinq dents; la corolle en roue; les étamines ont souvent des anthères connivents et s'ouvrant à leur sommet par deux trous. Il leur succède une baie à deux loges contenant plusieurs graines.

La M. douce-amère, *S. dulcamara*, Lin., vulgairement la *douce-amère*, la *vigne vierge*, la *vigne de Judée*, est une plante dont la tige, divisée dès la base, s'élève à 2 mètres environ, en s'appuyant sur les plantes qui sont à sa proximité; ses feuilles sont alternes, pétiolées, entières, ovales-lancéolées, souvent échancrées à leur base ou divisées en deux lobes; les fleurs, d'une belle couleur violette, avec les étamines jaunes, forment des grappes; il leur succède de petites baies ovoïdes d'un rouge éclatant. On la trouve sur les bords des bois et dans les haies. Elle est vivace. On s'en sert souvent en médecine; mais, en agriculture, elle ne peut être d'aucune utilité. A la vérité, les moutons et les chèvres la mangent; les autres bestiaux n'y touchent jamais. Ses feuilles ont un goût âcre et amer.

La M. noire, *S. nigrum*, Lin., vulgairement la *morelle commune*, le *crève-chien*. Sa racine est fibreuse, annuelle; sa tige est rameuse, haute de 3 ou 4 décimètres, et garnie de feuilles ovales-lancéolées, anguleuses sur leurs bords; ses fleurs sont petites, blanches, cinq ou six ensemble en forme d'ombelles; il leur succède de petites baies noires, quelquefois jaunes. Elle croît dans toutes les terres cultivées. Cette plante n'est pas malfaisante, comme on l'a cru autrefois; mais ses fruits ont souvent occasionné des convulsions mortelles à ceux qui en avaient mangé. Les animaux ne touchent pas à cette plante, et, comme elle est souvent très abondante aux environs des habitations rurales, il est à propos de la faire arracher pour augmenter le tas de fumier. Weffer assure que des enfants ainsi que des poules qui avaient mangé plusieurs fruits de cette plante moururent dans des convulsions.

MOUTARDE. Sinapis. Genre de la famille des Crucifères et de la Tétradynamie-Siliqueuse de Linné, qui comprend un assez grand nombre d'espèces, dont une seule doit être signalée, à cause de son excessive abondance dans certaines terres cultivées : c'est la M. des champs, *S. arvensis*, Lin. Sa tige, haute de 3, 4 ou 5 décimètres, est dressée, rameuse, velue; ses feuilles inférieures sont ovales, presqu'en lyre, anguleuses-dentées; les supérieures simplement ovales, et dentées. Les fleurs, de couleur jaune, forment une grande grappe; leur calice est à quatre folioles, ouvert; la corolle est à quatre pétales à angles droits; il leur succède des siliques munies d'un bec plus court qu'elles. Les graines sont en grand nombre et arrondies. On lui donne le nom de *sanve* aux environs de Paris, où souvent elle est plus abondante dans un champ que les céréales qu'on y a semées. Lorsque sa graine se trouve mêlée au blé, elle lui donne un petit goût âcre et amer. Dans le Nord, dit Boehmer, on s'en sert en place des graines de la moutarde noire, et on l'emploie aux mêmes usages. Tant que cette plante est jeune, elle plaît aux moutons; plus développée, les chevaux la mangent. Il ne faut pas moins s'occuper de la détruire, car elle est funeste aux orges ou seigles, etc. On se contente souvent de l'enlever par le sarclage; mais ce moyen long et coûteux est souvent insuffisant; il vaut mieux planter des pommes de terre, des fèves, des plantes qui exigent des binages d'été, ensuite la vesce, le pois gris, qui l'étouffent. J'ai fait une observation à son sujet contraire à ce qu'on dit qu'elle envahit les champs de blé. Il y a deux ans, à Maisons-Laffitte, on voyait quelques hectares entièrement couverts de cette plante; on avait de la peine à trouver l'herbe des orges qu'on y avait semés.

Il vint dans l'idée de bien labourer cette terre, et d'y semer du blé d'hiver. L'été dernier ce blé a été superbe; la moutarde a complétement disparu. Nous verrons si l'année prochaine cette plante reparaîtra dans ce même terrain. Mon observation se trouve d'accord avec Boehmer, car il dit : *Inter frumentum perenne fere nunquam occurrit.* On ne la trouve jamais parmi les blés d'hiver.

MURCARI. Genre de plantes nommé *hyacinthus* par Linné, et placé dans son Hexandrie-Monogynie, qui renferme quelques espèces, dont une, très commune en France, surtout dans sa partie méridionale, est un sujet d'inquiétude pour les bons cultivateurs : c'est le M. à toupet, ou jacinthe à toupet, *M. comosum*, vulgairement le *lilas de terre*. Sa tige, sortant d'une bulbe placée assez profondément dans la terre, s'élève à 3 ou 4 décimètres; elle est munie de deux ou trois feuilles plus longues qu'elle, et qui sont planes, assez larges, un peu ondulées sur leur longueur. Les fleurs inférieures sont cylindriques, brunes; leur pédoncule est muni de courtes bractées, et il est placé à angle droit; la grappe est terminée par des fleurs stériles, bleues et linéaires, ce qui forme une sorte de houppe.

Cette plante se multiplie facilement de graines et par ses bulbes, placées profondément

dans la terre. Cette grande facilité qu'elle a de se propager dans les terres cultivées nuit aux récoltes. Le meilleur moyen de la détruire, c'est un assolement à long retour, c'est-à-dire la substitution aux jachères des prairies artificielles, qui l'étouffent, et des cultures qui exigent des binages, telles que le maïs, les pommes de terre, qui l'empêchent de porter graine, et occasionnent la pourriture des ognons.

ŒNANTHE. Genre de la famille des Ombellifères et de la Pentandrie-Digynie de Linné, qui comprend quelques espèces de plantes presque toutes aquatiques et vénéneuses. Leur calice est à cinq dents fines, persistantes; la corolle est composée de cinq pétales courbés en cœur, égaux dans les fleurs du centre de l'ombelle; ceux du bord sont plus grands et irréguliers. Le fruit est oblong ou ovoïde, surmonté par les dents du calice, sillonné longitudinalement. Les fleurs des œnanthes sont blanches.

L'OE. à suc jaune, *OE. crocata*, Linné, nommée en Bretagne *Pensaore, ciguë aquatique*, a une racine vivace, formée de plusieurs tubercules oblongs, sessiles, réunis en faisceau. Sa tige est cylindrique, haute d'environ 1 mètre, pleine d'un suc jaune, rameuse; ses feuilles sont deux fois ailées, à folioles sessiles, cunéiformes, incisées à leur sommet, d'un vert foncé; les fleurs, blanchâtres, forment une grande ombelle; les ombellules sont presque sessiles. Elle fleurit en juillet. On la trouve dans les terrains marécageux et les fossés aquatiques.

Les feuilles, et surtout les tiges de cette plante, contiennent un suc lactescent qui devient jaune ou safrané à l'air. C'est un des poisons végétaux les plus dangereux que l'on connaisse, puisqu'une seule goutte avalée suffit pour faire naître une inflammation dans la gorge et dans l'estomac, qui est bientôt suivie de la gangrène et de la mort. Les racines, qui ont d'abord un goût douceâtre, sont également dangereuses; aussi elles ont été la cause de nombreux empoisonnements. Le moyen d'y remédier d'abord, c'est de faire vomir pour opérer l'évacuation de la substance délétère, ensuite de faire prendre des boissons acidulées. Brugman assure même qu'en la pressant seulement entre ses doigts elle donne des vertiges. Boerhaave, Van Swieten, en ont parlé dans le même sens. Il est du plus grand intérêt du cultivateur qui en trouve dans ses propriétés de la détruire par tous les moyens possibles. Les bestiaux, au reste, en ont tellement horreur, qu'ils n'y touchent jamais.

L'OE. peucedane, *OE. peucedanifolia*, Poll., ou *pimpinelloïdes*, Lin., très commun dans les environs de Paris, a une racine tuberculeuse, une tige haute de 4 ou 5 décimètres, jusqu'à un mètre. Elle est glabre, dressée; les feuilles sont ailées, à folioles linéaires, dentées. Elles sont de couleur blanche. Cette plante est vivace. On assure qu'à Angers on mange ses racines, que l'on nomme *jouanettes*, et que ce sont les plus vieilles qui sont préférées. Leur goût est en même temps fade et sucré.

L'OE. fistuleuse, *OE. fistulosa*, Lin., nommée *Filipendule aquatique*, a une racine rampante, une tige fistuleuse, haute de 4 ou 5 décimètres. Ses feuilles sont ailées, à folioles linéaires, lancéolées, au nombre de sept à neuf, glabres et distantes; les fleurs sont en ombelle, formée d'un petit nombre de rayons; les ombellules sont à tête sphérique; leurs fleurs sont sessiles et serrées; l'involucre est nul ou a une seule feuille; l'involucelle est à six ou huit folioles; les fleurs sont blanches. Cette plante, assez commune aux environs de Paris, est vivace; elle fleurit en juin et juillet.

L'OE. phellandre, *OE. phellandrium*, Decand., *Phellandrium aquaticum*, Lin., vulgairement la *Ciguë*, le *Millefeuille aquatique*, le *Fenouil d'eau*, a une racine pivotante, creuse, munie d'un grand nombre de fibres; sa tige est droite, fistuleuse, striée, rameuse, haute d'environ 1 mètre; ses feuilles sont trois fois ailées, à folioles, incisées en découpures étroites, linéaires, quelquefois même capillaires; les fleurs sont blanches, en ombelles de dix à douze rayons. Cette plante est bisannuelle. On

la trouve dans l'eau ou dans la vase. Elle fleurit en juin et juillet.

Quoique cette plante ait été employée avec succès dans le traitement de certaines maladies, elle ne doit pas moins être considérée comme suspecte, car tous les animaux la repoussent; on assure même qu'elle cause la mort des chevaux qui en ont mangé, ce que Linné attribuait à un insecte qui se trouve souvent dans la tige. Le meilleur usage qu'on puisse en faire lorsqu'elle est très abondante, c'est de la faire couper au moment de sa floraison, et la jeter sur les fumiers, dont elle augmentera la quantité. On croit qu'il y aurait quelques dangers à l'employer comme litière, à cause de l'odeur vireuse qui s'en exhale, et qui pourrait être funeste aux bestiaux. Toutes les espèces de ce genre sont au moins très suspectes. Brugmans, que je cite souvent parce qu'il a publié une dissertation latine sur les plantes inutiles ou nuisibles, compare cette plante, pour son efficacité en médecine et ses qualités délétères, à la ciguë commune, *conium maculatum*.

ONOPORDE. Onopordum. Genre de la famille de Cynarocéphales et de la Syngénésie égale de Linné, qui comprend plusieurs espèces, remarquables presque toutes par les épines dont elles sont armées. La plus commune est l'O. à feuilles d'acanthe, *O. acanthium*, Lin., vulgairement le *grand chardon aux ânes*, l'*artichaut sauvage*, la *pedane*, l'*épine blanche sauvage*. Il a une racine bisannuelle, en forme de fuseau, assez grosse; sa tige, haute d'environ 1 mètre, est couverte d'un duvet blanc, cotonneux; ses feuilles sont ovales-allongées, décurrentes sur la tige, sinuées, bordées d'épines d'inégale longueur; les fleurs sont en têtes arrondies, terminales, le plus souvent de couleur pourpre; l'involucre est composé d'écailles imbriquées, terminées en pointe épineuse; les fleurons sont hermaphrodites; ils sont placés sur un réceptacle creusé d'alvéoles; les graines sont couronnées par une aigrette simple. Cette plante est souvent très commune dans certaines localités. Malgré que ses graines conviennent à la volaille, et que ses réceptacles offrent quelque analogie avec l'artichaut, il est dans l'intérêt d'un bon agriculteur de la faire enlever pour débarrasser le terrain et en chauffer le four. Elle fleurit en juillet et août.

OROBANCHE. Orobanche, Lin. Genre qui a des rapports avec la famille des Rhinanthacées et de la Didynamie-Angiospermie de Linné, et qui comprend des plantes parasites souvent funestes à certaines cultures. Elles sont faciles à reconnaître et à distinguer des autres plantes, mais il est difficile d'établir des caractères distinctifs entre les espèces : car les auteurs qui en ont parlé, Linné, Smith, Sutton, etc., diffèrent presque tous dans leur nomenclature.

L'O. commune ou du genêt, car je l'ai toujours trouvée sur le genêt, c'est, je crois, l'*O. major* de Linné, a une racine épaisse, charnue, arrondie à la base et recouverte d'écailles très serrées. Elle donne naissance à une ou plusieurs tiges simples, droites, très cassantes, légèrement anguleuses, s'élevant à 4 décimètres environ, d'un jaune roux plus ou moins foncé, suivant l'âge, munies de bractées simples lancéolées; leur calice est d'une seule pièce, à quatre lobes pointus et plus ou moins profonds; la corolle est en tube à quatre divisions, renflée vers son milieu et très ouverte au sommet; son limbe est légèrement crenelé et divisé en deux lèvres : la supérieure a un seul lobe creusé en gouttière; l'inférieure est à trois lobes presque d'égale grandeur; les étamines sont au nombre de quatre et didynames; leurs filaments sont entièrement nus; l'ovaire est libre, oblong, couvert de duvet, surtout vers son sommet; il est terminé par un stigmate à deux lobes arrondis, écartés, et de couleur jaune. Le fruit est une capsule ovale-oblongue à une loge, à deux valves; les graines, en grand nombre, sont très petites.

J'ai déraciné plus de trente individus de différents âges et dans différents lieux, je les ai

toujours trouvés adhérents à la racine du genet à balais, *genista scoparia*, Lin.

L'autre espèce d'O., que j'ai nommée O. de l'hélianthème, et qu'on nomme *O. minor*, a une tige simple, un calice à quatre lobes, une corolle tubuleuse peu ou point renflée, à quatre lobes; les filets des étamines très velus; un ovaire entièrement lisse, un stigmate à deux lobes rapprochés et d'un violet pourpre. J'ai toujours trouvé cette plante sur les racines du *Cistus helianthemum*, Lin.

L'analyse que Vauquelin a bien voulu faire de ces deux espèces d'orobanches parasites sur le genêt et sur l'hélianthème prouve que l'orobanche élabore à sa manière les sucs qu'il puise dans les plantes sur lesquelles il végète.

En général, les orobanches, comme toutes les plantes parasites, nuisent aux récoltes auxquelles on les trouve attachées. De Candolle dit que les fèves, en Italie, éprouvent de grands dommages de la grande orobanche. François de Neufchâteau rapporte qu'une orobanche est funeste aux trèfles du département de l'Escaut. Linné et Boehmer les signalent comme nuisibles à toutes les récoltes où on les trouve: car les chénevières en sont très souvent incommodées; souvent même des propriétaires ont été forcés de renoncer pour un temps à la culture du chanvre pour s'en débarrasser et ne pas réussir, car les graines peuvent subsister pendant long-temps dans les terres sans germer lorsqu'elles sont enterrées profondément ou qu'elles ne trouvent pas une plante aux dépens de laquelle elles puissent vivre. Il est de l'intérêt d'un bon cultivateur de faire arracher tous les pieds d'orobanches avant la maturité de leurs graines, et de substituer aux plantes qui les nourrissaient des pommes de terre, du maïs, des haricots, et autres plantes qui exigent des binages pendant l'été.

OSEILLE. Rumex. Genre de plantes de la famille des Polygonées et de l'Hexandrie-Trigynie de Linné, qui comprend un grand nombre d'espèces utiles aux hommes et aux animaux; mais il y a une petite oseille sauvage, *R. acetosella*, Lin., qui, sans être nuisible aux bestiaux, car les brebis en sont avides, et l'on assure qu'elle les garantit de la pourriture, ne doit pas cependant être tolérée dans les champs sablonneux; elle s'y multiplie avec tant d'abondance, qu'elle étouffe les céréales qu'on y sème. Les labours ne la détruisent pas; ses racines, coupées et retournées, repoussent toujours. Le meilleur moyen de la détruire, ou du moins d'en diminuer la quantité, c'est d'y cultiver des pommes de terre, des haricots, des plantes qui exigent des binages d'été. Sa tige, haute d'environ 4 décimètres, est tantôt droite, tantôt couchée; elle est grêle et cannelée; ses feuilles sont linéaires, sagittées, aiguës, à oreilles écartées; ses fleurs forment une panicule rameuse, presque verticillées; ses pétales sont entiers; elles sont dioïques, blanchâtres. Cette plante est vivace.

PANIC. Panicum. Genre de la famille des Graminées et de la Triandrie-Digynie de Linné, qui comprend plusieurs espèces cultivées pour la nourriture des hommes et des oiseaux de basse-cour, et qui presque toutes servent à faire de très bons fourrages. Une seule est fort incommode dans les terrains où elle s'établit: car ses tiges ont la faculté de prendre racine à chacun de leurs nœuds, de sorte qu'un seul pied s'étend promptement sur une étendue considérable. Ses racines offrent les mêmes inconvénients que celles du véritable chiendent, *triticum repens*, et servent aux mêmes usages, car en médecine on les nomme *chiendent, pied de poule*; en latin *P. dactylon*, Lin. Ses racines sont vivaces, noueuses; ses tiges sont nombreuses, rampantes, redressées, rameuses; ses rameaux se redressent et sont garnis de feuilles presque distiques, courtes, glauques; munies de poils à l'ouverture de la graine; les fleurs sont en épis digités, au nombre de quatre ou cinq partant du même point, de couleur violette et unilatérales; la glume est à deux valves inégales, à une fleur; la bâle est à deux

valves, dont une porte un rudiment de fleur avortée. Richard et Beauvois en ont fait un genre sous le nom de *Cynodon*. En Pologne on mange ses graines en bouillie; tous les bestiaux aiment ses feuilles. On pourrait retirer de ses racines, par la fermentation, une assez grande quantité d'eau-de-vie, qui compenserait les frais exigés pour l'extirpation de cette plante, aussi funeste à l'agriculture que celle du véritable chiendent.

PAQUERETTE. Bellis. Genre de la famille des Corymbifères et de la Syngénésie-Polygamie superflue, qui comprend très peu d'espèces, mais dont une est très commune dans toutes nos prairies, et pendant une grande partie de l'année donnent des fleurs qui plaisent surtout aux premiers beaux jours du printemps : c'est la P. vivace, *B. perennis*, Lin., vulgairement *la petite marguerite*. Ses fleurs, portées sur une hampe nue, ont un calice commun ou involucre composé de folioles égales, velues; les fleurons du centre sont hermaphrodites; les demi-fleurons de la circonférence sont femelles; ils reposent sur un réceptacle nu, conique. Les graines sont ovales, comprimées, entièrement nues. Elle acquiert environ un décimètre de hauteur. Le centre de la fleur est jaune, et la circonférence blanche et rosée sur les contours. Les feuilles sortent d'une racine fibreuse, vivace; elles sont ovales-oblongues, rétrécies en pétiole à leur base, dentées ou entières, suivant le terrain, et étalées en rosettes. On lui attribuait autrefois beaucoup de vertus médicinales; mais aujourd'hui elle est exclue de la matière médicale.

Le meilleur emploi qu'on puisse en faire, c'est de la multiplier dans les jardins, en bordures, en gazons; tout terrain lui convient. On en cultive de blanches et de rouges de toutes les nuances, de doubles et de semi-doubles; mais il faut la proscrire dans nos prairies, où elle tient la place de plantes utiles à la nourriture des bestiaux. Aucun animal n'y touche. Il faut donc tâcher de l'enlever soit avec la pioche, soit en labourant le terrain où elle est très abondante, pour y semer des plantes de la famille des graminées ou des légumineuses.

PAVOT. Papaver. Genre de la famille des Papavéracées et de la Polyandrie-Monogynie de Linné, qui comprend plusieurs espèces, dont une seule, par son excessive abondance, peut nuire aux moissons : c'est le P. rouge ou coquelicot, *P. rheas*, Lin. Il a une racine annuelle, pivotante, blanchâtre; une tige haute d'environ 6 décimètres, droite, rameuse, munie de feuilles pinnatifides, à divisions, dentées ou souvent partagées en lobes étroits; elles sont couvertes de poils, ainsi que les pédoncules et les tiges. Ses fleurs, d'un rouge ponceau et tachées de noir à la base; leur calice est à deux folioles et caduc; la corolle est à quatre pétales; les étamines sont très nombreuses; le stigmate est marqué de lignes; le fruit est une capsule ovale ou oblongue, et contient un grand nombre de petites graines. Il fleurit en juin et juillet.

Lorsque le coquelicot, dit Bosc, ne se montre qu'en très petite quantité dans les champs, il n'est pas nuisible, parce qu'il est desséché avant la moisson, et que sa graine ne reste jamais dans le blé qui a été vanné et criblé; mais, lorsqu'il s'y trouve avec une telle abondance que de loin les blés paraissent se trouver être recouverts d'un tapis écarlate, il s'oppose nécessairement à la croissance du blé et autres céréales; aussi le sarcle-t-on généralement dans les lieux où l'on met quelque importance à avoir des champs nets. Mais cette opération, qui est coûteuse, se renouvelle tous les ans, et parce qu'il échappe toujours quelques pieds, qui suffisent à la reproduction, et parce que la graine se conserve dans la terre pendant plusieurs années. Il n'est personne, dans les pays où la pratique des jachères est encore en vigueur, qui n'ait souvent vu des champs en repos, labourés pendant que le coquelicot était en fleur, en être de nouveau couverts en automne, époque où il n'y en a plus dans les champs qui ont porté du

blé, et ce, parce que les graines qu'ils recelaient avaient été ramenées à la surface. Le véritable moyen de détruire cette plante, c'est la culture par assolement à long retour, c'est-à-dire celle qui à du blé substitue des prairies artificielles qui durent plusieurs années, ou des plantes qui exigent plusieurs binages d'été, telles que les fèves, les pommes de terre, les haricots, le maïs, etc. En effet, elle ne croît pas dans les terrains qui sont en prairies, et elle est détruite complétement dans ceux qui sont binés, de sorte qu'au bout de quelques années, il n'en reste plus de graines dans la terre.

PEDICULAIRE. Pedicularis. Genre de plantes de la famille des Rhinanthacées et de la Didynamie-Angiospermie de Linné, qui comprend un assez grand nombre d'espèces, presque toutes indigènes à l'Europe. On en trouve deux espèces aux environs de Paris, la P. des marais et la P. des bois, qui ne sont probablement que la même espèce. La P. des marais, *P. palustris*, Lin., vulgairement l'*herbe aux poux*, a une tige droite, plus ou moins haute, suivant la nature des terrains. Ses feuilles, étalées sur la terre, sont pinnatifides; les folioles sont ovales, glabres, à bords presque dentés; les fleurs, réunies vers le haut, sont sessiles; l'inférieure est munie d'un court pédoncule; elles sont de couleur rouge ou rose; leur calice est ventru, à cinq lobes tailladés; la corolle est à deux lèvres : la supérieure en casque, l'inférieure à trois lobes; le fruit est une capsule à deux loges.

Les bestiaux ne touchent pas à cette plante, à moins qu'ils ne soient pressés par la faim, dit Grunnens, et, dans ce cas là, elle leur est funeste. Suivant Brugmans, elle a les mêmes qualités que la staphisaigre, à un degré plus ou moins élevé. Elle est très nuisible, surtout lorsque le terrain où elle croît est marécageux. Je l'ai trouvée très abondante dans les prairies humides de la Normandie. Les cultivateurs doivent l'enlever, parce qu'elle est très inutile aux bestiaux, lorsqu'elle ne leur est pas funeste. Elle occupe toujours un terrain qui serait beaucoup mieux employé si, après l'avoir détruite, on y semait des graminées.

PISSENLIT. *V. Taraxaque.*

PLANTAIN. Plantago. Genre de la famille des Plantaginées et de la Tétrandrie-Monogynie, qui comprend un assez grand nombre d'espèces, dont quelques unes très communes dans nos prairies. Elles ont un calice à quatre divisions, une corolle monopétale à quatre lobes, quatre étamines; le fruit est une capsule qui s'ouvre comme une boîte à savonnette; il contient plusieurs graines.

Le P. majeur, *P. major*, Lin., a une racine épaisse, vivace, divisée en plusieurs fibres. Sa tige ou hampe s'élève à 3 ou 4 décimètres; les feuilles sortent de la racine; elles sont larges, marquées de sept nervures principales, munies de quelques dents, étalées en rosette sur la terre; les fleurs, de couleur blanchâtre, très petites, forment un épi au sommet de la hampe. On le trouve dans les terrains secs.

Le P. moyen, *P. media*, Lin. Comme dans l'espèce précédente, ses feuilles sont radicales, ovales, entières, ou munies de quelques dents, marquées de cinq nervures; la hampe, haute de 3 à 4 décimètres, porte des fleurs en épi; la cloison de la capsule ne porte qu'une graine sur chaque face; les fleurs sont blanches, avec des étamines violettes. Il fleurit en été. On le trouve surtout dans les lieux secs.

Le P. lancéolé, *P. lanceolata*, Lin. Ses feuilles sont radicales, lancéolées, très longues, marquées de deux ou trois nervures, entières ou un peu dentées; ses fleurs, situées au sommet d'une hampe qui a 2 ou 3 décimètres, sont blanchâtres et en épi ovale. Cette plante est très commune dans les prairies sèches, sur les bords des chemins.

Le P. corne de cerf, *P. coronopus*, Lin. Ses feuilles sont radicales, étalées en rond sur la terre, pinnatifides, à segments linéaires; les fleurs forment un épi au sommet de la hampe

qui a 2 ou 3 décimètres; la capsule contient quatre graines; les fleurs sont d'un blanc jaunâtre. Cette plante est annuelle.

Les deux premières espèces sont du goût de quelques bestiaux; mais les bœufs et les chevaux les repoussent. Il est de l'intérêt des cultivateurs de les détruire, parce que leurs feuilles, étalées sur la terre, occupent un espace qui pourrait être plus utilement employé, d'autant plus que la faux ne peut pas les atteindre, et qu'à leur place on pourrait voir des graminées, qui donneraient un très bon fourrage. Lorsqu'elles sont trop multipliées pour être détruites une à une, on fera bien de labourer le terrain, y semer une année de l'avoine, et ensuite le remettre en herbe.

Le plantain lancéolé est cultivé, dit-on, en Angleterre, comme un bon fourrage. Haller dit que c'est à lui que le laitage des Alpes doit ses bonnes qualités. On peut le laisser dans les prairies où il se trouve. Les bestiaux le mangent sans en être friands.

POMME ÉPINEUSE. *V. Datura.*

POPULAGE. Caltha. Genre de la famille des Renonculacées et de la Polyandrie-Polygynie de Linné, qui ne comprend qu'une espèce, le P. des marais, *C. palustris*, Lin. Sa tige est droite, ferme, presque charnue, haute de 3 ou 4 décimètres; ses feuilles, radicales, sont pétiolées, en cœur, crénelées à la base; les supérieures sont sessiles ou presque sessiles. Les fleurs, de couleur jaune, sont grandes, terminales; elles sont dépourvues de calice; la corolle a cinq, six ou sept pétales; les étamines sont en très grand nombre. Le fruit est composé de plusieurs capsules polyspermes. Elle est fort commune dans les terrains marécageux et dans les marais. Sa racine est vivace. Elle fleurit en mars et avril.

Autrefois cette plante était employée en médecine; mais son suc âcre et caustique l'a faite abandonner. Les cochons mangent les tiges et les racines; mais les bœufs et les chevaux n'y touchent pas. Lorsque les bœufs en ont mangé parce qu'elle s'est trouvée parmi d'autres plantes innocentes, elle produit le même effet que les renoncules. Telle a été l'opinion de Haller et d'Ehrhart; mais Gmelin assure que les chèvres, les moutons et même les bœufs, ont pu en manger sans en être incommodés, ce qui a tenu sans doute à la nature de quelque localité ou à la jeunesse de la plante. Nous pensons, malgré cela, qu'un cultivateur qui entend ses intérêts doit la faire arracher au printemps, avant la floraison, avec une pioche à fer étroit. Cette opération répétée pendant deux ou trois années de suite, on en sera débarrassée pour long-temps. On assure que les fleurs pilées servent à colorer le beurre.

PRESLE. Equisetum. Genre de la famille des Fougères et de la Cryptogamie de Linné, qui renferme plusieurs espèces très communes dans presque toute l'Europe. Leur racine est vivace; leur tige est fistuleuse, articulée, simple ou divisée en rameaux verticillés, dépourvus de feuilles. Les caractères de la fructification des presles sont encore peu connus; elles ont un épi terminal, formé de petites écailles assez semblables à des têtes de clous.

La P. des bois, *E. sylvaticum*, Lin., vulgairement *la queue de cheval*, a une tige rameuse et des feuilles composées; les fleurs sont sur la même tige, qui s'élève à 1 mètre environ. On la trouve dans tout le nord de l'Europe; elle est commune surtout dans les bois humides.

La P. des champs, *E. arvense*, Lin., que l'on trouve dans nos terrains argileux et humides dès le printemps, a des tiges sans feuilles qui portent un épi ovale et des tiges munies de feuilles et stériles; elles s'élèvent à 3 ou 4 décimètres.

La P. des marais, *E. palustre*, Lin., s'élève à 3 ou 4 décimètres; elle est munie de plusieurs verticilles composés de cinq à neuf feuilles simples et courtes. On la trouve dans les eaux stagnantes, sur le bord des étangs, où quelquefois elle couvre des espaces considérables.

La P. fluviatile, *E. fluviatile*, Lin., a des tiges stériles, striées, haute d'environ un mètre; ses feuilles sont longues, tétragones, au nombre de plus de vingt à chaque verticille; les tiges qui portent l'épi de fleurs sont nues et à peine hautes de 3 ou 4 décimètres. Elle se trouve dans les étangs dont l'eau est pure, et fleurit au milieu de l'été. On dit que les Romains en mangeaient les jeunes pousses, et qu'on fait encore de même en Italie. On les prépare et on les mange comme les asperges.

Les presles sont souvent fort nuisibles à l'agriculture. Celle des champs a des racines si profondes, qu'on a beaucoup de peine à la détruire. Linné dit dans les *Amœnitates* que, lorsque les brebis pleines mangent cette plante, elle les fait avorter. Brugman se plaint de cette plante comme étant essentiellement funeste à l'agriculture; Boehmer la compare au chiendent, dont les racines tracent dans la terre et se multiplient avec tant de facilité, et dit qu'en 1767 la société d'agriculture de Hambourg proposa un prix pour celui qui trouverait un moyen de détruire les racines et les tiges de cette presle. Non seulement, dit-il, cette plante est funeste à l'agriculture, mais elle est très nuisible aux bestiaux par les aspérités de ses tiges. Lorsque les brebis ou les vaches, pressées par la faim, mangent cette plante, elles ne la digèrent pas, et elles éprouvent des dyssenteries et des pertes de sang.

Le seul bon parti qu'on puisse tirer des presles, c'est d'en faire de la litière et d'en nettoyer le terrain; mais, pour les détruire, il paraît que c'est chose assez difficile. On a conseillé de défoncer le terrain, et d'y semer de la luzerne.

Il y a encore une P. d'hiver, *E. hyemale*, dont les tiges nues, hautes de 8 ou 10 décimètres, fortement striées, servent aux fabricants de meubles pour polir les différents bois. On la nomme *aspresle*.

RAIFORT. RAPHANUS. Genre de la famille des Crucifères et de la Tétradynamie-Siliqueuse de Linné, qui comprend quelques espèces et un grand nombre de variétés cultivées dans nos jardins pour l'usage de la table. Une seule espèce, le *R. raphanistrum*, Lin., que je nomme le *R. des champs*, mérite de fixer l'attention des cultivateurs, car il est aussi funeste aux orges, avoines, etc., que la moutarde des champs, avec laquelle on le confond très souvent. C'est une plante haute de 4 ou 5 décimètres; sa tige, légèrement velue, un peu rameuse, a des feuilles lyrées, à lobes écartés, inégaux, denticulés; ses fleurs sont jaunes, veinées de violet, grandes, en grappes courtes; leur calice est serré, à quatre folioles; la corolle est à quatre pétales. Le fruit est une silique articulée, sans valves, à une loge à plusieurs graines, et terminée par une longue pointe aiguë.

Les bestiaux mangent ses feuilles sans accidents et sans les rechercher. Mattushka, auteur d'une flore de la Silésie, assure que dans ce pays les brebis mangent ses feuilles avec plaisir. Gunner, dans une flore de Norwége, dit que les brebis comme les bœufs la repoussent. Lorsque cette plante est sèche, elle convient à tous les bestiaux. On dit que ses graines sont malfaisantes étant mêlées avec le pain; les oiseaux et les animaux qui en avaient mangé périrent, après avoir éprouvé de fortes contractions aux extrémités. Néanmoins les expériences qu'on a faites avec ces graines n'ont pas donné les mêmes résultats. Ce serait une nouvelle matière à traiter et de nouvelles expériences à faire : car les blés, les orges et les avoines, offrent souvent une si grande quantité de cette plante, qu'il est impossible que ses graines ne se trouvent pas mêlées avec les grains, dont la farine nourrit les hommes et les animaux. Il a été mention de cette plante dans les *Amœnitates academicæ*, vol. VI, p. 430; dans Francklins, vol. III; dans Spielman, *De plantis venenatis alsat.*, p. 66. Un grand nombre d'autres auteurs en ont parlé. On en trouvera la liste dans la dissertation de Boehmer publiée en 1792.

RENONCULE. Ranunculus. Genre de la famille des Renonculacées et de la Polyandrie-Polygynie de Linné, qui comprend un très grand nombre d'espèces, presque toutes vénéneuses, et, comme elles sont très communes en France, elles ont donné lieu à de nombreux accidents.

La R. ficaire, *R. ficaria*, Lin., vulgairement *petite chélidoine*, *herbe aux hémorroïdes*, dont les fleurs, jaunes, paraissent au printemps, a une tige longue d'environ 2 décimètres, presque toujours couchée; ses feuilles ont de longs pétioles; elles sont en cœur, anguleuses et luisantes, comme toute la plante. Les fleurs, d'un jaune brillant, ont un calice caduc, une corolle à huit ou dix pétales, munis d'une petite écaille à leur base; les ovaires, en grand nombre, se changent en autant de capsules réunies en tête. Cette plante paraît la moins caustique de toutes les renoncules. Ses racines, appliquées sur la peau, y produisent de l'irritation. On assure que dans le Nord on mange les feuilles cuites comme les herbes potagères.

La R. flamme, *R. flammula*, Lin., vulg. la *petite douve*, a une racine vivace, fibreuse; sa tige, haute de 3 ou 4 décimètres, est un peu rameuse; ses feuilles sont alternes, distantes : les inférieures ovales et les supérieures lancéolées, terminées en un court pétiole; les fleurs, comme celles du même genre, ont un calice à cinq divisions, une corolle à cinq pétales, un grand nombre d'étamines, plusieurs ovaires qui deviennent autant de petites capsules ne s'ouvrant pas, et contenant une graine; les pétales sont munis d'une petite écaille à leur base.

Cette renoncule est une des plus dangereuses et des plus caustiques, d'où lui vient son nom de *flammula* ou petite flamme, parce que son application sur la peau y produit le même effet que le feu ou la flamme. On en connaît une variété à feuilles dentées. La petite douve est très commune dans les marais, les prés humides, des environs de Paris. Elle a de petites fleurs d'un beau jaune qui paraissent en été. On la regarde comme dangereuse pour les animaux qui en ont mangé. M. de Lasteyrie observe cependant que, lorsque les bestiaux n'en mangent qu'une petite quantité, elle agit comme stimulant et favorise leur digestion. Tout bon cultivateur doit s'occuper de la détruire. Gmelin dit qu'elle occasionne des coliques et donne la mort aux bêtes à laine qui, pressées par la faim, en mangent au premier printemps. On a conseillé de labourer la terre et d'y semer des céréales; mais il y a certaines prairies où ce moyen n'est pas praticable; il vaut bien mieux établir des rigoles et dessécher le terrain; alors la petite douve, qui vit presque dans l'eau, disparaîtra.

La R. grande douve, *R. lingua*, Lin., a une racine vivace, une tige droite, velue, haute d'environ 1 mètre; des feuilles alternes, entières, lancéolées, embrassantes, munies de quelques poils à leur base; les fleurs sont grandes, jaunes, disposées en petit nombre à l'extrémité des tiges; leur calice est velu. En été, on trouve cette plante dans les marais, comme la précédente, dont elle a toutes les qualités délétères, surtout dans ses graines. Les moutons en mangent, mais très rarement.

La R. bulbeuse, *R. bulbosus*, Linn., a une racine épaisse, arrondie; une tige haute de 3 ou 4 décimètres, droite, un peu velue; ses feuilles sont pétiolées à la base, à divisions trifides, incisées; les florales entières et lancéolées; les fleurs sont jaunes, avec un calice réfléchi à l'épanouissement des fleurs; ses graines sont lisses. C'est au mois d'avril qu'on trouve cette plante dans les prés, où elle est en fleur pendant une partie du printemps, et même de l'été, souvent en telle abondance, que certaines localités en sont infestées. On doit s'occuper activement de la détruire par des labours et par la culture des céréales ou des légumineuses. On lui donne vulgairement le nom de *grenouillette*. C'est dans sa bulbe ou racine qu'elle contient la plus grande âcreté, surtout pendant sa floraison. C'est aussi de cette bulbe dont on fait usage en médecine dans quelques maladies et lorsqu'il faut attirer la goutte aux extrémités;

elle entre dans l'emplâtre *diabotanum*. Des expériences positives, dit Bosc, constatent que les racines fraîches de cette plante, pilées et mêles avec de la graisse, sont très propres à empoisonner les souris, rats, mulots, campagnols, etc. La facilité de se la procurer, et probablement le peu de danger de son emploi pour les hommes et les grands animaux, doivent engager à la préférer aux poisons minéraux. Cette plante est souvent broutée par les moutons; Daubenton s'en est assuré par des expériences. « J'ai vu cette plante, dit M. Delafond, occasionner une mort très prompte à des bêtes à cornes qui l'avaient broutée. »

La R. âcre, *R. acris*, Lin., vulg. le ***bassinet***, le ***bouton d'or*** et la ***grenouillette***, comme la précédente. On en cultive dans les jardins une variété à fleurs doubles. La racine de cette plante est rampante, vivace, munie de beaucoup de fibres; sa tige est cylindrique, velue, haute de 7 à 8 décimètres, et un peu rameuse dans sa partie supérieure; ses feuilles inférieures sont découpées presque jusqu'au pédoncule en trois divisions, qui sont elles-mêmes bifides; les supérieures sont partagées en découpures linéaires; ses fleurs, d'un jaune luisant, sont portées sur de longs pédoncules à l'extrémité des tiges et des rameaux. Cette plante est aussi âcre et aussi caustique que la précédente, surtout tant qu'elle est fraîche. On s'en sert quelquefois en médecine comme d'un bon vésicatoire, au lieu des cantharides. Cette plante est d'autant plus dangereuse, qu'elle est très commune dans nos meilleures prairies; les chèvres néanmoins la mangent impunément. Elle est souvent funeste aux animaux domestiques; mais, en séchant, elle perd entièrement son âcreté. Tous les bestiaux peuvent alors la manger. On croit que son abondance dans une prairie prouve que la terre de la prairie est épuisée, et qu'il est à propos de la labourer.

La R. rampante ou des prés, *R. repens*, Lin., nommée le ***pied de poule***, a une racine fibreuse; sa tige, haute de 3 ou 4 décimètres, est un peu velue; il part de sa base des jets rampants qui s'allongent de 3 ou 4 décimètres avec une si prodigieuse rapidité, que des champs en jachère et des vignes auxquels on n'avait pas donné des labours d'été en sont couverts à la fin de l'automne. Ses feuilles sont pétiolées ou palmées, à divisions incisées, lobées, dentées; les supérieures à divisions lancéolées, linéaires; les fleurs, de couleur jaune, sont terminales, portées sur de longs pédoncules sillonnés. On trouve cette plante dans les terres cultivées et dans les lieux ombragés; elle est vivace. Il est du devoir d'un agriculteur de s'en débarrasser, ce qui a lieu par des labours et des binages d'été. On dit que les moutons la mangent, et que les autres bestiaux la repoussent tant qu'elle est fraîche. Elle n'est pas aussi âcre et aussi caustique que les deux précédentes. Cependant il est bon de s'en méfier, malgré ce qu'on a dit que dans quelques pays, qu'on ne nomme pas, on la mange comme un légume.

La R. scélérate, *R. sceleratus*, Lin., vulg. l'***herbe sardonique***, la ***grenouillette d'eau ou aquatique***, a une racine annuelle, fibreuse; une tige haute de 5 ou 6 décimètres, cylindrique, épaisse, rameuse à son sommet; ses feuilles inférieures sont pétiolées, partagées jusqu'aux deux tiers en découpures divisées en lobes arrondis; les supérieures sont sessiles, partagées en lanières et en forme de digitations. Ses fleurs sont petites, jaunes, nombreuses, situées aux extrémités des rameaux; les ovaires, en s'accroissant, forment une tête oblongue, un peu conique, qui fait distinguer cette espèce de toutes les autres renoncules. Cette plante fleurit en juin; elle est très commune dans les marais et les lieux innondés. Il paraît que les ovaires et les jeunes graines de cette plante sont les parties les plus caustiques et les plus âcres. Ses racines ont moins d'âcreté. On lui a donné le nom d'***herbe sardonique***, parce qu'un des symptômes d'empoisonnement par cette plante est une sorte de rire causé par la contraction spasmodique des muscles de la face, et surtout de la bouche.

La R. des champs, *R. arvensis*, Lin., s'é-

lève à trois décimètres environ; sa tige est rameuse, velue; ses feuilles sont à trois folioles, presque pinnatifides, à divisions étroites; les impaires à divisions linéaires; les fleurs sont axillaires ou terminales, peu nombreuses; ses graines sont aplaties, tuberculeuses et épineuses; le calice est ouvert et velu; ses fleurs, de couleur jaune, paraissent en été, surtout au milieu des moissons. On la trouve aussi en herbe dans les chaumes d'avoine et d'orge, dans les guérets et les jachères pendant les mois de mars et d'avril; c'est surtout dans les lieux un peu humides et dont la terre est légèrement argileuse qu'elle croît en abondance. Elle est commune dans la Haute-Beauce orléanaise.

Cette plante est âcre, très vénéneuse, et cependant mangée avec avidité par les bêtes à laine; aussi est-ce parmi les plantes âcres qui végètent au printemps celle qui occasionne le plus d'accidents. Brugnone a constaté une prompte mortalité dans un troupeau qui avait mangé de cette plante.

M. Delafond, professeur à Alfort, dit, dans un important ouvrage qu'il vient de publier sur les maladies de sang des bêtes à laine : « En 1843, j'ai vu cette plante, de concert avec l'adonide et la dauphinelle, empoisonner des moutons et les faire mourir pendant ma dernière excursion que j'ai faite dans les champs de la Beauce. »

La R. aquatique, *R. aquatilis*, Lin., a des racines vivaces, une tige haute de 2 à 4 décimètres, glabre, croissant dans l'eau, munie de feuilles, dont les inférieures ont de nombreuses divisions et subdivisions capillaires; les supérieures sont presqu'en forme de bouclier à quatre, cinq ou six lobes peu profonds, arrondis, pubescents en dessous. Les fleurs sont blanches, solitaires, pédonculées. La forme de ses feuilles est très variée, ce qui a donné lieu à plusieurs botanistes d'établir des variétés et même des espèces; mais c'est toujours la même plante qui se modifie suivant les localités et la profondeur des eaux. Toutes ses parties sont âcres comme celles des autres renoncules, et aucune n'est mangée par les bestiaux. Souvent elle couvre entièrement des mares, des fossés aquatiques; elle offre alors au cultivateur une ressource pour augmenter ses engrais. Il n'a qu'à la faire enlever avec un râteau, et l'apporter sur ses fumiers, dont elle augmentera la masse. On dit que dans plusieurs comtés de l'Angleterre on ne manque pas de profiter de cette plante pour en former d'excellents engrais.

Nous avons encore en France plusieurs renoncules qui nuisent à nos fourrages et à nos prairies, telles que la R. à petites fleurs, *R. parviflorus*, Lin., dont les graines sont toutes chargées d'aspérités; la R. lanugineuse, *R. lanuginosus*, Lin., dont les feuilles sont très velues, surtout en dessous; la R. des bois, *R. auricomus*, Lin., qu'on a introduit dans les jardins. Il paraîtrait qu'elle est moins âcre que les autres, car tous les bestiaux la mangent, à l'exception des chevaux.

La R. à feuilles d'aconit, *R. aconitifolius*, Lin., qui croît sur nos plus hautes montagnes, et dont une variété à fleurs doubles est cultivée dans nos jardins sous le nom de *bouton d'argent*.

Presque toutes les renoncules sont vénéneuses pour les hommes comme pour les bestiaux tant que leur feuillage est vert. La R. scélérate, dit Brugmans, est tellement caustique, qu'une petite portion de ses feuilles mise dans ma bouche excita une telle douleur, qu'après avoir beaucoup salivé, et même d'une salive sanguinolente, j'éprouvai de la douleur dans la bouche pendant plusieurs jours. Kraft, dit-il, qui a fait beaucoup d'expériences sur les poisons, éprouva les mêmes douleurs que moi; plusieurs espèces même dont les feuilles avaient été appliques sur la peau y firent naître de l'inflammation, du gonflement, et finirent par y produire des ulcérations.» On assure que de tous les remèdes contre les effets pernicieux des renoncules à l'intérieur, le meilleur c'est de donner ou de faire prendre beaucoup d'eau.

On voit par tout ce qui précède qu'il est de la plus grande importance pour les cultivateurs

de connaître les renoncules, et d'employer tous les moyens qui sont en leur pouvoir pour les détruire, non seulement à cause de leurs qualités délétères, mais parce qu'elles occupent toujours un terrain que les graminées ou d'autres plantes utiles pourraient rendre fécond et productif.

Par la dessiccation, elles perdent une partie de leur âcreté; mais elles se propagent si rapidement aux dépens des meilleures plantes, qu'il est à propos de s'opposer autant que possible à leur multiplication.

RENOUÉE. POLYGONUM. Genre de la famille des Polygonées et de l'Octandrie-Trigynie de Linné, qui comprend un grand nombre d'espèces, dont quelques unes sont fort utiles.

La R. des oiseaux, *P. aviculare*, Lin., qui couvre quelquefois des espaces considérables, et que tous les bestiaux mangent, est du nombre de celles qu'on ne sait pas s'il est plus avantageux de détruire ou de conserver. Dans beaucoup d'endroits on la ramasse pour la nourriture des vaches, des cochons, des lapins, ou pour en faire de la litière, ou pour augmenter la masse des engrais. Mais dans beaucoup de jardins et de champs elle nuit beaucoup aux récoltes, parce qu'elle étouffe les jeunes plantes, et, comme elle répand ses graines, qui subsistent souvent plusieurs années dans la terre sans germer, elle devient fort incommode et fort difficile à détruire; ce n'est que par des assolements raisonnés, par les cultures fourragères ou de plantes qui exigent des binages d'été, qu'on peut avec le temps s'en débarrasser. Elle est si commune en France, qu'on lui a donné une multitude de noms vulgaires. On l'appelle *traînasse, sanguinaire, centinode, fausse cenille, renue, langue de passereau, herbe des saints innocents*. Sa racine est menue, fibreuse, vivace; ses tiges sont grêles, rameuses, articulées, étalées, couchées sur la terre et longues de 4 ou 5 décimètres; ses feuilles sont lancéolées-linéaires, d'un vert glauque et presque sessiles; ses fleurs sont petites, aux aisselles des feuilles, blanches, mêlées de vert et de rouge. Elle fleurit en été. Quoique dans beaucoup de cas cette plante convienne aux bestiaux, Boehmer assure que, lorsqu'elle croît dans des terrains humides, elle devient très funeste aux brebis qui en ont mangé.

La R. poivre d'eau, *P. hydropiper*, Lin., vulg. *poivre d'eau, piment d'eau, persicaire âcre* ou *brûlante, curage*. Elle a une racine horizontale, fibreuse, annuelle; sa tige est cylindrique, articulée, rameuse, haute de 5 décimètres environ; ses feuilles sont lancéolées, glabres, rétrécies à leur base en un court pétiole ayant une gaîne embrassante; ses fleurs sont petites, d'un blanc sale, en épis grêles, placées aux aisselles des feuilles supérieures. On la trouve en fleur sur le bord des eaux et dans les fossés aquatiques pendant les mois de juillet et août. Les feuilles de cette plante ont une saveur âcre et brûlante, ce qui empêche les bestiaux d'y toucher. Ses graines peuvent, au besoin, remplacer le poivre. Brugman dit qu'étant mangée en quantité, elle corrode les intestins. Il est bon de l'enlever et de la mettre sur le tas de fumier.

SAUGE. SALVIA. Genre de la famille des Labiées et de la Diandrie-Monogynie de Linné, qui comprend un très grand nombre d'espèces de plantes. Plusieurs contribuent à l'ornement de nos serres et de nos jardins; d'autres sont usitées en médecine. Elles ont toutes un calice d'une seule pièce, une corolle monopétale, irrégulière, ordinairement à deux lèvres; quatre étamines, dont deux plus courtes; un ovaire à quatre lobes, qui se changent en autant de petites capsules à une graine.

La S. des prés, *S. pratensis*, Lin., a une racine vivace, fibreuse; une tige haute de 7 à 8 décimètres, quadrangulaire; ses feuilles sont ovales, oblongues, cordiformes, crénelées, ridées et velues; les inférieures sont pétiolées; celles de la tige sont sessiles. Les fleurs sont bleues, disposées en verticilles, et forment un épi allongé; la lèvre supérieure, en forme de

casque, est beaucoup plus grande que l'inférieure ; sa couleur varie, et passe au rose et au blanc. Elle est très commune dans les prairies sèches ; fleurit en juin et juillet.

Les chèvres et les moutons mangent cette plante ; les autres bestiaux n'en veulent pas. Son odeur est forte et désagréable. Elle a le défaut d'étaler ses feuilles sur la terre, et d'occuper un assez grand espace de terrain qui serait plus utilement employé à nourrir des graminées ; ce qui doit engager les bons agriculteurs à la faire arracher à la fin de l'hiver avec une pioche à fer étroit. On peut en tirer un assez bon parti en la portant sur les fumiers, dont elle augmentera la masse.

SÉNEÇON. Senecio. Genre de plantes de la famille des Corymbifères et de la Syngénésie-Superflue de Linné, qui comprend un grand nombre d'espèces, dont plusieurs sont assez communes en France. Les fleurs ont un calice ou involucre simple, droit, conique, entouré à sa base de petites écailles souvent noirâtres à leur sommet, et réfléchi à la maturité des graines, qui sont surmontées d'une aigrette simple, velue. Presque tous les Seneçons sont herbacés ; quelques uns sont des sous-arbrisseaux.

Le S. commun, *S. vulgaris*, Lin., a une tige fibreuse, annuelle ; une tige droite, tendre, rameuse, haute de 2 à 3 décimètres ; ses feuilles sont alternes, sessiles, amplexicaules, sinuées, à divisions dentées, glabres des deux côtés ; ses fleurs sont jaunes, situées aux extrémités des rameaux, en corymbe lâche ; tous les fleurons sont hermaphrodites. Ce séneçon est très commun dans les terres cultivées, le long des haies et des fossés. Il est presque toujours en fleur et en fruit pendant toute l'année. Tous les bestiaux le refusent, à l'exception des cochons. Les abeilles aiment beaucoup ses fleurs, et les petits oiseaux ses graines, dit Boehmer. Il a une saveur fade, légèrement acide ; il passe pour émollient et résolutif. On assure que les Anglais en donnaient autrefois le suc aux chevaux qui étaient tourmentés par les vers. En médecine, on l'emploie rarement à l'intérieur. Comme il est souvent très incommode par son abondance dans certains terrains, il faut le faire arracher avant la maturité de ses graines, et le porter sur le fumier, dont il augmentera la masse.

Le S. jacobée, *S. jacobæa*, Lin., vulgairement l'*herbe de saint Jacques, fleurs de saint Jacques*. Il a une racine vivace, divisée en fibres blanchâtres ; sa tige est cylindrique, striée, légèrement pubescente, haute d'environ 1 mètre, munie de feuilles alternes, pétiolées, glabres, pinnatifides, divisées en lobes inégaux et dentés ; les fleurs sont jaunes, radiées, formant un assez grand corymbe au sommet de la tige. Cette plante, commune dans les bois et les pâturages, fleurit dans les mois de juin et de juillet. Autrefois elle était usitée en médecine ; mais actuellement on ne s'en sert plus. Ses feuilles et ses fleurs ont une saveur amère, légèrement astringente et une odeur un peu aromatique. Les bestiaux la délaissent, et, comme son abondance dans quelques cantons est nuisible, car elle étouffe les autres plantes, et surtout les graminées, qui pourraient fournir de très bons fourrages, un cultivateur actif doit l'extirper avec soin et au moment qu'elle montre ses fleurs. On peut employer cette plante, lorsqu'elle est sèche, à chauffer les fours, à fabriquer de la potasse ou augmenter la masse des fumiers. Elle est très nuisible, surtout aux prairies, par son abondance et la hauteur de ses tiges. Fleurit en juin et juillet.

Le S. aquatique, *S. aquaticus*, Lin., a une tige rameuse, droite, haute d'environ 1 mètre, épaisse, glabre ; feuilles supérieures en lyre ; lobe terminal grand, ovale, cannelé ; les radicales presque entières ; fleurs jaunes ; graines cannelées, glabres. On le trouve dans les prés humides, sur les bords des ruisseaux, en fleurs pendant les mois de juin et de juillet. Cette espèce a les mêmes inconvénients que les deux précédentes. Il est à propos de la traiter de même.

SISYMBRE. Sisymbrium. Genre de la famille des Crucifères et de la Tétradynamie siliqueuse de Linné, qui comprend un assez grand nombre d'espèces utiles, mais dont une, le S. amphibie, *S. amphibium*, est fort incommode par son abondance dans certaines localités, surtout autour des étangs, sur le bord des rivières. Sa tige, haute quelquefois d'environ un mètre, un peu débile, grosse et glabre, est munie de feuilles simples, entières ou dentées, rétrécies et embrassantes à la base; ses fleurs sont jaunes; leur calice est ouvert, à quatre divisions; la corolle est à quatre pétales; il leur succède des siliques gonflées, un peu courbées, oblongues, terminées par le style, qui persiste. Il fleurit en mai et juin. Sa racine est vivace. Les bestiaux ne touchent pas à cette plante. Il est donc dans l'intérêt des cultivateurs de la faire couper pour augmenter la masse des fumiers ou pour en faire de la potasse. On doit traiter de même le Sisymbre sauvage et celui des marais. Ils sont aussi inutiles à nos prairies humides que le précédent.

SOUCI. Calendula. Genre de la famille des Corymbifères et de la Syngénésie-Polygamie nécessaire, qui comprend plusieurs espèces, dont une contribue à l'ornement de nos parterres, et une autre est fort incommode dans nos vignes par son extrême abondance : c'est le S. des champs, *C. arvensis*, Lin., dont la tige est étalée, rameuse, haute de 5 à 8 décimètres; ses feuilles sont oblongues, ovales-lancéolées, entières; les fleurs sont jaunes, petites, terminales; leur calice commun ou involucre est simple, à plusieurs folioles; les fleurons du centre sont mâles; les graines du centre sont courbées, munies d'aspérités et renfermées dans des espèces de capsules. Sa racine est annuelle.

Tous les bestiaux aiment cette plante; on dit même qu'elle donne au lait des vaches qui en ont mangé une saveur agréable. C'est une raison de plus pour l'enlever, pour en débarrasser le terrain qui en est couvert, et la donner à manger aux vaches. On ne doit même pas craindre de la détruire, parce qu'elle fleurit pendant une grande partie de l'année, et répand beaucoup de graines, qui restent souvent enfoncées dans le terrain, et qu'en le labourant on les amène à la surface, où elles germent. Cette plante aime surtout les terrains argileux. On peut la détruire ou du moins en diminuer la quantité par de fréquents binages. On pourrait essayer da la semer comme fourrage du premier printemps, car elle entre de bonne heure en végétation.

SPIRÉE. Spiræa. Genre de la famille des Rosacées et de l'Icosandrie-Pentagynie de Linné, qui renferme un assez grand nombre d'arbustes élégants par la forme et la variété de leur feuillage. La plupart se trouvent dans nos jardins. La S. ulmaire, *S. ulmaria*, Lin., vulgairement la *reine des prés*, l'*herbe aux abeilles*, la *petite barbe de chèvre*, la *vignette*, est aussi une des jolies plantes de nos prairies humides; mais elle ne plaît pas aux bestiaux. Sa racine est vivace, assez grosse, noirâtre au dehors; sa tige, haute d'environ un mètre, est un peu anguleuse; elle a des feuilles alternes, ailées avec impaire, composées de sept grandes folioles ovales, à dents inégales sur leurs bords, entre lesquelles on observe d'autres petites folioles; ses fleurs sont grandes, blanches, disposées au sommet des tiges en panicule corymbiforme; leur calice est d'une seule pièce, à cinq divisions; la corolle est à cinq pétales; les ovaires, en grand nombre, se changent en autant de capsules s'ouvrant en deux valves par leur partie interne, et contenant une à trois graines.

Cette plante a une odeur agréable; elle a toujours été considérée comme tonique, astringente et sudorifique. Les cochons recherchent ses racines; mais, dans les prairies où elle est abondante, le vigilant cultivateur doit s'occuper de la détruire, car les bestiaux ne la mangent pas, et le foin qu'elle donne n'est bon qu'à servir de litière. On peut réussir à s'en débarrasser par des labours profonds, et en semant

pendant trois ou quatre ans des céréales ou d'autres plantes utiles. On peut se dispenser de labourer la terre et détruire sa prairie lorsque les pieds de cette plante sont peu nombreux; on les arrache alors avec une pioche, et l'on met à leur place quelques bonnes graines de graminées.

STACHIS. Genre de la famille des Labiées et de la Didynamie-Gymnospermie de Linné, qui comprend quelques espèces assez communes en France. Elles ont un calice anguleux à cinq dents, une corolle à tube court, à deux lèvres: la supérieure concave, l'inférieure à trois divisions, celle du milieu plus grande, les deux latérales réfléchies.

La S. des bois, *S. sylvatica*, Lin., a une racine annuelle, droite, haute d'environ un mètre; ses feuilles sont en cœur, ovales, larges, munies sur leurs bords de grosses dents; les fleurs sont d'un rouge violet, réunies cinq ou six par verticilles aux aisselles des feuilles, et formant une sorte d'épi; le calice est velu et à divisions pointues.

La S. des marais, *S. palustris*, vulgairement l'*ortie morte*, a des racines vivaces, une tige simple, haute de 7 à 8 décimètres; des feuilles échancrées en cœur à la base, longues, dentées-crénelées; les fleurs sont purpurines, mêlées de jaune; elles sont disposées en verticilles; le calice est presque aussi grand que la corolle. On la trouve en fleur dans les mois de juillet et d'août. Elle habite les fossés, les mares et les ruisseaux.

Ces deux plantes ont une odeur repoussante. Les bestiaux n'y touchent jamais. On doit en débarrasser le terrain qu'elles occupent en les enlevant pour les jeter sur les tas de fumier ou en faire de la litière.

La S. des champs, *S. arvensis*, qui ne s'élève qu'à 2 décimètres, et dont la corolle n'est guère plus longue que le calice, est dans le même cas que les deux précédentes espèces.

TANAISIE. Tanacetum. Genre de la classe des Composées et de la Syngénésie superflue de Linné, dont on connaît plusieurs espèces. Une seule, la T. commune, *T. vulgare*, Lin., vulgairement *herbe aux vers*, *barbotine*, devient incommode par son abondance. Elle a des racines vivaces, traçantes; ses tiges sont striées, légèrement velues ou glabres, hautes de 7 à 8 décimètres, fermes, munies de feuilles pinnatifides, à divisions linéaires, dentées; les fleurs sont jaunes; elles forment un corymbe terminal; leur involucre est formé de folioles obtuses, avec une petite membrane au sommet; les fleurettes du centre sont à cinq dents, celles de la circonférence à trois; le réceptacle est nu; les graines, sans aigrettes, sont surmontées d'un rebord membraneux. Elle fleurit à la fin de l'été. Cette plante est souvent employée en médecine comme stomachique et fébrifuge. L'odeur aromatique forte qu'elle exhale, et qui ne plaît pas généralement, en éloigne sans doute les bestiaux, d'autant plus qu'elle a une saveur âcre et amère. J'ai trouvé que dans les lieux où elle abonde les chèvres et les cochons n'y touchent pas, malgré l'opinion contraire de Linné. Elle s'empare souvent d'un assez grand espace de terrain dans les meilleures prairies; il est avantageux alors de la couper pour nettoyer le terrain, et en faire du fumier ou de la potasse. Yvart dit que cette plante sèche plaît aux moutons, et qu'elle les préserve de la pourriture, à laquelle ils sont sujets en hiver. C'est un nouveau motif de la couper et de la faire sécher. Lorsque les vaches ou les brebis en broutent quelques feuilles, leur lait contracte un goût amer.

TARAXAQUE. Taraxacum. Genre de la famille des Chicoracées et de la Syngénésie égale, qui comprend un petit nombre d'espèces. La plus commune, nommée Pissenlit, *Leontodon taraxacum*, Lin., a une tige ou hampe cylindrique, fistuleuse, haute de 2 à 3 décimètres, terminée par une grande fleur jaune; la racine est vivace, pivotante et blanchâtre; les feuilles naissent du collet de sa racine; elles sont étalées

en rosette sur la terre, à découpures en forme de crochet et denticulées; les fleurs ont un calice commun ou involucre double; il se déjette en dehors après la floraison; les fleurettes sont toutes en languettes; elles sont placées sur un réceptacle ponctué; il leur succède des graines munies d'une aigrette, longuement pédicellée. Il n'y a pas de plante plus commune dans nos environs que le pissenlit; c'est en même temps l'une de celles dont les fleurs se montrent pendant le plus long-temps. Dans le nord de l'Europe, on mange ses racines crues ou cuites; dans d'autres pays ses feuilles servent à faire les salades du premier printemps; on la cultive même dans quelques jardins pour ce double objet. Il faut néanmoins l'extirper de nos prairies, parce que souvent ses feuilles, fort larges et nombreuses, couvrent la terre et empêchent les graminées de se montre. On y parvient en la coupant entre deux terres au commencement du printemps, ou en labourant le terrain qu'elle infeste par son abondance, et en y semant des graines de nos bons fourrages.

TERRÈTE. GLECOMA. Genre de la famille des Labiées et de la Didynamie-Gymnospermie, qui se compose d'une seule espèce, le Lierre terrestre, *G. hederacea*, Lin., nommée aussi *rondotte*, *herbe de la Saint-Jean*. Cette plante a une racine vivace, fibreuse; une tige carrée, velue, rampante; ses feuilles sont uniformes, crénelées; ses fleurs se montrent souvent avant le développement des feuilles; elles ont un calice strié, à cinq dents; une corolle à deux lèvres, dont la supérieure est bifide, et l'inférieure à trois lobes inégaux; les étamines ont leurs anthères connivents et deux à deux, en forme de croix. Ses fleurs, de couleur bleue, rougeâtre ou blanche, se montrent en mars et avril dans les lieux couverts et les buissons. Cette plante, souvent employée en médecine, est toujours d'un bon effet dans les rhumes et toutes les fois que le poumon est enduit de pituite ou de viscosités. Elle est nuisible souvent dans certaines prairies par son abondance. A l'exception des brebis, les bestiaux n'y touchent jamais ou très rarement. Il faut en débarrasser le terrain pour favoriser la croissance des graminées.

THLASPI, Lin., Genre de la famille des Crucifères et de la Tétradynamie siliculeuse de Linné, qui comprend un assez grand nombre d'espèces très communes la plupart dans nos environs. L'une d'elles, dont on a fait un genre, le T. bourse à pasteur, *T. bursa pastoris*, Lin., est tellement répandue dans nos terrains cultivés, qu'elle embarrasse par son abondance; et, quoique les bestiaux la mangent sans trop la rechercher, surtout les bœufs, on doit s'occuper de la détruire en semant des pois, des gesses ou des pommes de terre, du maïs, qui exigent des binages. La tige de cette plante, haute de 3 ou 5 décimètres, est un peu rameuse; ses feuilles radicales presque entières ou plus ou moins découpées, suivant la nature du terrain; les supérieures sont dentées, incisées. Les fleurs sont petites, terminales, disposées en corymbes; le fruit est une silicule triangulaire, en cœur renversé, comprimée, glabre, sans rebord, échancrée, surmontée du style. Cette plante est annuelle. Scopoli assure qu'employée à propos, elle peut guérir le pissement de sang des bœufs et des taureaux.

Les autres espèces, moins communes que la bourse à pasteur, ne sont pas moins inutiles et incommodes en agriculture. Celle des champs, *T. arvense*, Lin., donne au lait des vaches qui en ont mangé une odeur d'ail fort repoussante; leur chair même contracte un mauvais goût, suivant Brugmans.

TUSSILAGE. TUSSILAGO. Genre de plantes de la famille des Corymbifères et de la Syngésie superflue de Linné, dont quelques espèces sont assez communes en France. Elles ont des fleurs radiées ou flosculeuses; un involucre composé d'une seule rangée de folioles égales; les fleurons de la circonférence sont femelles, à limbe entier; ceux du centre sont hermaphro-

dites ; leur réceptacle est nu ; les graines sont munies d'une aigrette simple.

Le T. commun, *T. farfara*, Lin., vulg. le *pas d'âne*, a des racines vivaces, traçantes, longues et blanches, produisant des tiges droites, hautes de 2 à 4 décimètres, un peu rougeâtres, munies dans toute leur longeur de petites feuilles lancéolées, sessiles. Les feuilles radicales sont grandes, échancrées en cœur, vertes en dessus, blanchâtres ou rousseâtres, et cotonneuses en dessous ; elles ne paraissent qu'après les fleurs. Celles-ci sont jaunes, avec des folioles rougeâtres à leur involucre. Cette plante, surtout sa fleur, est un peu amère et mucilagineuse ; elle est souvent employée par les médecins dans les maladies de la poitrine. En agriculture, cette plante est très nuisible, surtout dans les terrains compactes, argileux et humides. Les labours ordinaires, loin de la détruire, la multiplient, attendu que chaque portion de racines cassées par la charrue donne naissance à une nouvelle plante. Il faut, pour s'en débarrasser, la soumettre à des labours profonds et répétés, ou par la culture de plantes qui exigent des binages d'été. Cette plante, par sa forte végétation, enlève aux prairies dix fois plus de substance qu'il n'en faudrait pour plusieurs bonnes plantes.

Le T. petasite, *T. petasites*, Lin., vulgairement l'*herbe aux teigneux*, l'*herbe à la teigne*, a des racines vivaces, traçantes et noires ; sa tige, haute de 3 ou 4 décimètres, glabre et munie d'écailles ou feuilles avortées ; ses feuilles sont radicales, grandes, en cœur, inégalement denticulées, vertes en dessus, pubescentes en dessous ; les fleurs sont flosculeuses, purpurines, en thyrse, souvent solitaires sur leur pédicelle. Elle fleurit en mars et avril dans les prés humides. Elle jouissait autrefois de quelque réputation en médecine ; actuellement on ne s'en sert presque plus. Elle envahit quelquefois certaines localités par ses feuilles et ses drageons enracinés, et s'oppose à toute espèce de végétation des bonnes plantes, tellement que l'herbe des prairies est entièrement détruite. « Je connais, dit Dumont-Courset, un pré flotté où cette plante est tellement multipliée, qu'elle couvre actuellement une grande partie de la prairie, et que le propriétaire n'a pas le courage de la détruire. » On peut employer les mêmes moyens que pour l'espèce precédente pour s'en débarrasser, et, comme ces deux plantes ne viennent bien que dans les terres humides, on peut employer la voie des desséchements ou des amendements alcalins, tels que la chaux, la craie, les cendres, la suie et tous les engrais calcaires.

VARAIRE. Veratrum. Genre de la famille des Joncinées et de la Polygamie-Monœcie de Linné, qui comprend peu d'espèces. Les varaires ont des fleurs polygames, une corolle à cinq divisions égales, six étamines, trois ovaires distincts, quelquefois nuls par avortement ; trois styles courts ; le fruit est formé de trois capsules à deux valves, contenant des graines membraneuses et s'ouvrant par leur côté intérieur.

La V. blanche, *V. album*, Lin., vulgairement *hellébore blanc*, *vraire*, est une plante haute d'un mètre. Sa racine est vivace, tuberculeuse, munie d'un grand nombre de fibres grisâtres ; sa tige est simple, légèrement pubescente ; ses feuilles sont lancéolées, grandes, comme sillonnées et plissées, engaînantes à leur base ; ses fleurs sont d'un blanc verdâtre ou jaunâtre, et disposées au sommet de la tige en une longue grappe rameuse. J'ai trouvé cette plante dans les prairies des montagnes du Mont-d'Or. Les racines comme les graines ont une odeur nauséabonde ; elles sont émétiques, purgatives et sternutatoires. La plupart des bestiaux ne touchent pas à cette plante, et lorsque les chevaux, poussés par la faim, la broutent, elle leur lâche le ventre, si c'est au printemps, lorsqu'elle ne fait que commencer à pousser ; mais en été, pendant ou après la floraison, elle leur donne de violentes tranchées, et peut même leur donner la mort. Lorsque les volailles, les oiseaux de basse-cour, mangent ses graines, elles les empoisonnent.

Le V. noir, *V. nigrum*, Lin., ressemble beaucoup à l'espèce précédente par sa tige, ses feuilles et ses fleurs, dont la couleur est d'un pourpre noirâtre. Elle a les mêmes qualités délétères.

On a cru que ces plantes étaient l'hellébore des anciens, si fréquemment employé contre la folie. Il paraît qu'on se trompait, et que c'est probablement l'hellébore d'Orient décrit par Lamarck.

VÉLAR. Erysimum. Genre de plantes de la familles des Crucifères et de la Tétradynamie siliqueuse, dont on connaît quinze ou vingt espèces. Elle a un calice serré, à folioles connivéntes; une corolle à quatre pétales, un stigmate en tête, petit; l'ovaire est muni à sa base de deux glandes très petites; le fruit est une silique tétragone, linéaire, à deux valves, à deux loges, contenant de petites graines arrondies.

Le V. des charpentiers, *E. barbarea*, Lin., vulgairement l'*herbe de sainte Barbe*, l'*herbe aux charpentiers*, la *julienne jaune*, la *rondotte*, est une plante dont la racine vivace est presque ligneuse; elle donne naissance à une tige haute de 7 à 8 décimètres, rameuse, munie à sa base de feuilles en lyre, pétiolées et glabres; les autres sont sessiles, simples, ovales, dentées sur leurs bords; les fleurs sont jaunes, disposées en grappes terminales; il leur succède des siliques courtes, à quatre angles peu saillants. Cette plante est assez commune sur les bords des fossés humides. Ses fleurs paraissent en mai et juin. Elle est employée par les habitants des campagnes pour guérir les blessures, mais n'est pas usitée en médecine. Les chèvres et les moutons la mangent quelquefois; mais les autres bestiaux n'y touchent pas. Souvent elle est très abondante dans certains endroits. Il est à propos de l'arracher pour augmenter la masse des fumiers.

Le V. officinal, *E. officinale*, Lin., vulgairement l'*herbe du chantre*, parce qu'on le croit propre à rétablir la voix des chanteurs et de guérir de l'asthme pituiteux. Ses tiges sont droites, hautes de 7 à 8 décimètres, rameuses; ses feuilles sont en lyre, dentées, avec un lobe supérieur plus grand; les fleurs sont jaunes, petites, en épis; il leur succède des siliques appliquées contre la tige. On la trouve dans les décombres et autour des vieilles masures. Ses fleurs paraissent vers le milieu du printemps. Les chèvres et les moutons mangent quelquefois cette plante; les autres bestiaux n'y touchent pas. Il convient de l'arracher lorsqu'elle est très abondante, et de la jeter sur le fumier. Elle est annuelle.

Le V. alliaire, *E. alliaria*, Lin., vulgairement l'*alliaire*, parce qu'elle a une odeur très prononcée d'ail. Sa racine est vivace, quelquefois bisannuelle; il en sort une tige haute d'environ 1 mètre. Les feuilles sont alternes, pétiolées, cordiformes et disposées en épis au sommet des tiges et des rameaux. Elle fleurit en mai dans les lieux ombragés, dans les bosquets des jardins. Lorsque les vaches en mangent, elle donne à leur lait, et même au beurre qu'on en tire, un goût très fort d'ail. Il est à propos de l'arracher pour en augmenter la masse des fumiers.

YEBLE (*Sureau yèble*). Sambucus ebulus, Lin. Plante de la famille des Caprifoliacées et de la Pentandrie-Digynie de Linné, qui a une racine vivace, charnue, blanchâtre; elle donne naissance à des tiges cannelées, simples, hautes d'environ un mètre, munies de feuilles opposées, composées de sept à neuf folioles lancéolées, dentées sur leurs bords; les fleurs sont blanches, disposées en un large corymbe, en forme d'ombelle; leur calice est à cinq divisions; la corolle est monopétale, en roue, à cinq lobes; les étamines, au nombre de cinq, sont alternes avec les lobes de la corolle; il leur succède de petites baies noires.

Cette plante, que l'on trouve souvent sur les bords des rivières, indique que le terrain est gras et fertile. On s'en sert en médecine, parce que ses propriétés médicales sont semblables à

celles du Sureau commun ; mais en agriculture elle ne peut servir que comme un indice de la bonté du terrain où elle croît naturellement, car tous les bestiaux sans exception la repoussent. Son abondance nuit aux cultures et aux produits des prairies. Un bon cultivateur doit l'extirper, ce qui n'est pas sans difficulté. On y parvient cependant et défonçant le terrain et en y plantant des pommes de terre, des fèves de marais et autres plantes qui exigent de fréquents binages. Ses fanes peuvent servir à faire un bon engrais en les jetant sur le fumier. On pourrait aussi les convertir en potasse si on les brûlait avant la floraison.

YVRAIE. Lolium. Genre de la famille des Graminées et de la Triandrie-Digynie de Linné, qui contient quelques espèces, dont une a été signalée dans tous les temps comme très malfaisante pour les hommes comme pour les animaux : c'est le *Lolium temulentum*, Lin. Sa tige, haute d'environ 1 mètre, est droite, rude vers son sommet; ses feuilles sont larges, planes, rudes au toucher de tous les côtés; les fleurs forment un épi long de 3 décimètres, renflé, composé d'épillets alternes qui ont une valve externe plus longue que les fleurs, et qui contient six fleurs aristées et un peu ventrues.

Cette plante est annuelle. On la trouve dans les champs. Lorsque les étés sont humides, elle se multiplie avec tant d'abondance, qu'elle étouffe le froment, ce qui a pu donner lieu à l'opinion que le blé dégénérait et se changeait en yvraie.

Ses graines ont un goût âcre, acide, désagréable ; elles rougissent les couleurs bleues végétales. Mêlées avec le blé dans une certaine proportion, elles donnent à la farine et au pain de mauvaises qualités qui peuvent produire divers accidents, comme des nausées, des vomissements, l'ivresse, la perte momentanée de la vue, un tremblement général de tout le corps, suivi d'un assoupissement plus ou moins considérable. Les accidents sont d'autant plus graves que ces graines ont été cueillies avant leur parfaite maturité. Quelques botanistes ont cru que ces graines n'étaient pas malfaisantes, mais qu'elles le devenaient lorsqu'il s'était formé dans leur épi des excroissances ou des champignons parasites, que l'on trouve chez un grand nombre de graminées; mais cette opinion n'est pas appuyée d'expériences. Parmentier a cru qu'on pouvait dépouiller ces graines de leurs qualités vénéneuses en les faisant passer à la chaleur du four avant de les réduire en farine, en faisant bien cuire le pain, et en ne mangeant celui-ci que lorsqu'il est bien refroidi.

Cette plante est non seulement nuisible aux animaux, mais encore aux oiseaux de basse-cour, comme les poules et les oies.

On lui a donné vulgairement le nom d'*Y. enivrante*, d'*herbe d'ivrogne*, de *Zizanie*. On croit généralement que Virgile, faisant allusion à la faculté ou à la dégénération du blé en yvraie, a voulu la désigner dans ces deux vers :

Grandia sæpe quibus mandavimus hordea sulcis,
Infelix lolium, et steriles dominantur avenæ.

Imprimerie de GUIRAUDET et JOUAUST, rue Saint-Honoré, 315.